



CONTES TARTARES.

LES  
**MILLE**  
ET UN  
**QUART-D'HEURE.**

CONTES TARTARES,  
Ornez de Figures en Taille-  
Douce.

**TOME IV.**



**A LA HAYE,**  
Chez HENRI DU SAUZET,

---

**M. DCC. XVII.**

LES  
MILLE  
E. H. W.  
QUART-HEURE  
COMPTES RENDUS  
Ouvrage de figures et tables  
Dixes  
TOME IX  
A. LA HAYE  
M. DCC. XLV





# T A B L E

Des quarts-d'heures contenus  
dans le

IV. T O M E.

LX. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* page 1

LXI. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* 10

*Avantures du Vieux Calender.* 13

LXII. Quart-d'heure.

*Continuation des avantures du Vieux*  
t 3 Ca-



T A B L E.

*Calender.* 18

LXIII. Quart-d'heure.

*Continuation des aventures du Vieux  
Calender.* 25

LXIV. Quart-d'heure.

*Continuation des aventures du Vieux  
Calender.* 35

LXV. Quart-d'heure.

*Conclusion des aventures du Vieux  
Calender.* 41

*Aventures du Jeune Calender.* 44

LXVI. Quart-d'heure.

*Suite des avaatures du Jeune Calen-  
der.* 59

LXVII. Quart-d'heure.

*Suite des aventures du Jeune Calen-  
der.* 64

LXVIII.



T A B L E.

LXVIII. Quart-d'heure.

*Suite des aventures du Jeune Calender.* 71

LXIX. Quart-d'heure.

*Conclusion des aventures du Jeune Calender.* 76

*Suite de l'histoire de Farak.* 83

LXX. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* 86

LXXI. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* 90

LXXII. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* 97

LXXIII. Quart-d'heure.

*Suite de la même histoire.* 105

LXXIV.

8  
2  
5  
2  
5  
2  
4  
n-  
59  
n-  
64  
II.



T A B L E.

LXXIV. Et dernier quart-d'heure.

*Conclusion de l'histoire de Faruk.* 111

*Retour du Medecin Abubeker , & conclusion de l'histoire de Schems-Ed-din.* 113

*Histoire de Zel-El-Caton.* 118

*Avantures de l'Arabe Aben-azar.* 124

*Suite de l'histoire de Zebd-El-Caton.* 145

*Avantures du Medecin Abubeker.* 177

Fin de la Table du IV. Tome.

SUITE





S U I T E  
D E S M I L L E  
E T U N  
Q U A R T - D ' H E U R E ,  
C O N T E S T A R T A R E S .

---

L X .

Q U A R T - D ' H E U R E .

 UELLE barbarie ? s'é-  
cria Faruk : Seigneurs,  
dit-il, aux Principaux de  
Gur, je renonce au  
Trône, s'il faut l'ac-  
querir par une action indigne & si  
éloignée de toute humanité. Que mes  
Freres regnent, je verrai leur bon-  
heur

Vol. IV.

A

heur



2<sup>e</sup> Les mille & un quart-d'heure ,  
heur sans envie ; mais je ne souillerai  
jamais ma main , par une action aussi  
impie que celle qu'ils viennent de  
commettre.

Les principaux de Gur , & tout le  
peuple , restèrent dans un étonnement  
extrême ; ils furent si touchés de la  
grandeur d'ame de Faruk , qu'ils  
presserent d'une commune voix le  
Calender de juger en sa faveur. C'étoit  
bien mon intention , leur dit le sage  
Vieillard , & je n'ai proposé cet éve-  
nement , que pour vous laisser décider  
à vous-mêmes avec plus de discer-  
nement , lequel de ces Princes étoit  
digne de remplir le Trône. L'humani-  
té & la piété doivent être les pre-  
mieres vertus des Rois , & Faruk  
vient de vous en donner des marques  
si naturelles , que je croirois offenser  
notre grand Prophète , en ne le choi-  
sissant pas avec vous pour regner dans  
ces lieux.

L'on poussa mille cris de joye de  
la décision du Calender , & les trois  
Princes se retirèrent de la Ville , cou-  
verts de honte & de confusion : Ils  
étoient au desespoir d'être non-seu-  
lement exclus du Trône par la voix  
du

du peuple, mais encore de voir que l'avidité de regner leur avoit fait commettre une impiété dont ils sentoient eux-mêmes toute l'horreur; & résolu de faire périr Faruk, ils sortirent de Gur dans la résolution de tout entreprendre pour y réussir.

Cependant on prête le serment de fidélité au nouveau Roi. Il fit faire des obseques magnifiques à son Pere, & voulut retenir le Calender auprès de lui; mais ce bon Vieillard le pria de l'en dispenser. L'on croiroit peut-être, Seigneur, lui dit-il, que les bontez que vous auriez pour moi, seroient la recompense d'une lâche complaisance que j'aurois eüe décidant en vôtre faveur; & je veux que l'on sache, que je n'ai jugé que suivant ma conscience, & sans aucun motif d'interêt: Fasse le Ciel que vôtre regne soit heureux, & que jusqu'au dernier jour de vôtre vie les Anges qui doivent enregistrer toutes vos paroles, n'entendent aucune qui ne soit agréable à Dieu. Cela dit, le Calender sans vouloir recevoir aucune marque



4 *Les mille & un quart-d'heure*,  
que de la liberalité du Prince, sortit  
de Gur.

Il y avoit environ trois mois, Seigneur, continua Ben-Eridoïn, que Faruk regnoit paisiblement, & que par sa douceur & sa justice, il faisoit le bonheur de ses Sujets, lorsque ses Freres surprirent la Ville pendant une nuit fort obscure, avec plus de six mille hommes, dont la plûpart étoient des voleurs Arabes. L'épouvante fut si générale, que ces Scélérats profitant de la confusion qui regnoit dans la Ville, massacrerent d'abord tout ce qui s'offrit à leur fureur; mais pendant qu'ils s'amusoient au pillage, Faruk ayant ramassé tout ce qu'il pût d'Officiers & de Soldats, fondit à son tour comme un lion sur ses Ennemis; il fit toutes les actions de valeur que l'on peut attendre du plus intrepide des hommes; mais voyant presque tous ses gens tuez autour delui, & qu'il y auroit de la témérité à vouloir s'exposer davantage, il changea ses habits contre un des Arabes qu'il avoit tué de sa main, & lui défignant le visage, il s'éloigna seul  
de

de Gur, & chercha son salut dans la fuite.

Le jour fit bien-tôt place aux horreurs de la nuit, l'on voyoit le sang couler de toute part dans la Ville, & les Arabes ayant trouvé parmi les morts non-seulement celui qu'ils prenoient pour Faruk, par rapport à la richesse de ses habits, mais encore Sufarak, Kobad & Bzarmeher qui avoient pèris tous trois dans le combat, par un effet sans doute de la Justice Divine; les Arabes, dis-je, acheverent de piller & de massacrer sans distinction d'âge ni de sexe, & mirent le feu aux quatre coins & au milieu de la Ville, qui après avoir brûlé pendant trois jours, fut enfin réduite en cendre.

L'infortuné Faruk dépouillé non-seulement du Trône, mais encore réduit à la dernière misère, ne pouvoit s'éloigner de Gur sans répandre des larmes; les flames qu'il apperçût de loin, lui firent perdre toute espérance de jamais remonter sur le Trône de ses Ancêtres; & il partit de ce lieu affreux pour lui, dans la ré-



6 *Les mille & un quart-d'heure,*  
solution de cacher ses malheurs à tout  
l'Univers.

Il y avoit trois jours que ce Prince  
marchoit par des chemins détournés,  
lorsqu'il rencontra deux Calenders  
assis au bord d'une fontaine, qui fai-  
soient un léger repas; il s'en appro-  
cha, & sa contenance leur faisant  
connoître qu'il avoit besoin de man-  
ger, ils le prièrent de se mettre à côté  
d'eux. Faruk, qui mouroit de faim,  
ne se le fit pas dire deux fois; il dé-  
vora en très-peu de tems tout ce que  
les Calenders avoient de provision.

Lorsque le Prince fut rassasié, il  
croisa ses mains sur son estomac, &  
regardant tristement la terre, il de-  
meura tellement abîmé dans ses dou-  
loureuses réflexions, qu'il fut près  
d'une heure dans la même posture.

Les Calenders le regarderent avec  
étonnement; ils étoient vivement tou-  
chez de son affliction, mais enfin le  
plus vieux prenant la parole, mon  
Frere, lui dit-il, nous sommes si sen-  
sibles à la profonde douleur dont vô-  
tre ame paroît pénétrée, quoique  
nous ne vous connoissions que depuis  
un moment, qu'il n'est rien que nous  
ne



ne soyons prêts d'entreprendre, ce jeune Calender & moi, pour soulager vos maux, & vous tirer de la sombre mélancolie où vous êtes; parlez, Seigneur, & ne refusez pas un foible secours, mais qui tout foible qu'il est, vous sera peut-être plus utile que vous ne le pensez.

Le Prince de Gur qui jusqu'à ce moment n'avoit point rompu le silence, rentra en lui-même aux offres obligantes du Vieillard. Généreux Calender, lui dit-il, je vous demande excuse de mon incivilité; la cruelle situation où je suis, m'a presque aliéné l'esprit: ainsi ne trouvez pas mauvais, je vous en conjure, si j'ai paru insensible à vôtre bien-fait; je vous remercie au reste de la générosité de vos sentimens, & je ne vous demande pour toute grace que de vouloir bien me recevoir dans vôtre compagnie, & de permettre que je vive avec vous dans la même regle que vôtre habit vous prescrit. Comment, Seigneur, reprit le Vieillard, un peu étonné, est-ce que vous seriez d'humeur à être Calender? Helas oui, poursuivit Faruk, je viens de m'y déterminer dans le moment,

A 4

puis.



8 *Les mille & un quart-d'heure,*

puisqu'aussi-bien pour le présent je n'ai point d'autre parti à prendre: voici une seule bague qui me reste de biens assez considérables que je possédois autrefois, je la vendrai à la première occasion, & tant que cet argent durera, nous en vivrons comme Freres. Vous nous connoissez mal, repliqua le plus jeune des deux Calenders, la vente de cette bague est inutile, il faut la garder pour la dernière extrémité; nous sommes d'un métier qui ne nous laisse manquer de rien, pourvû que nous ne manquions pas de hardiesse: ainsi, Seigneur, ferrez précieusement ce bijoux pour une autre fois, & ne vous embarrassez point du soin de la vie. Ce jeune Calender a raison, reprit le Vieillard, nôtre première institution est d'abandonner peu, pour posséder beaucoup; cette Thèse vous paroît assez difficile à comprendre; en voici le sens: Nous n'avons dans cette vie que la jouissance, puisque la mort nous force à quitter toutes les richesses de la terre: Que d'embarras d'esprit, que d'inquiétudes cruelles pour les conserver ces richesses! que d'ennemis à combattre!  
Que



Que d'envieux qui cherchent à nous faire périr ! Pour nous uniquement occupez des maximes d'une Philosophie qui nous est particuliere, nous commençons ordinairement par manger tout ce que nous possédions de biens, du moins c'est l'usage des plus sages d'entre nous ; & en nous revêtant de cet habit, nous regardons ensuite le patrimoine d'autrui comme une ressource immanquable pour nous. En effet, en quel endroit de la terre un Calender n'est-il pas bien reçu, pour peu qu'il ait de l'esprit ? Quel est celui depuis les Rois jusqu'aux moindres Artisans, qui ne se fasse pas un plaisir, ou un honneur de l'admettre à sa table, & qui ne lui présente pas le meilleur morceau ? Il est vrai qu'il faut un peu masquer son extérieur, & paroître tout autre que l'on est au fond ; mais c'est à ce masque que nous devons le respect avec lequel on nous reçoit par tout ; c'est lui qui endort les Maris les plus jaloux, & qui nous rend agréables à la plûpart des Femmes, qui ne sont presque visibles que pour nous seuls, par la confiance aveugle

10 *Les mille & un quart-d'heure*,  
que l'on a pour nôtre habit. En-  
fin, mon cher Frere, il n'est point  
de vie plus délicate & plus sen-  
suelle que celle d'habile Calender;  
& quand vous l'aurez goûtée une  
fois, je suis bien sûr que vous n'en  
choisirez jamais une autre.



LXI.

## QUART-D'HEURE.

**F**Aruk avoit écouté le discours du  
Vieillard avec attention; quelque  
lieu qu'il eut d'être affligé, il trouva  
ses raisons d'un très-bon sens. Vôtre  
genre de vie, lui dit-il, me paroît si  
agréable au seul portrait que vous  
m'en faites, que je brûle d'être Ca-  
lender, & d'en porter l'habit. Quatre  
coups de ciseaux en feront l'affaire,  
reprit le plus jeune, vous n'avez qu'à  
dépoüiller vôtre habit pour un mo-  
ment. Faruk le lui mit entre les  
mains; il le retailla sur le champ; &  
l'ayant recousu fort proprement, ce  
Prince

Prince le reprit, & s'agrega ainsi  
aux deux Calenders.

Comme il y avoit assez long tems  
qu'ils étoient au bord de la fontaine,  
ils se leverent tous trois, & prirent  
le chemin de la Ville la plus pro-  
chaine. Le Prince ne pouvoit ou-  
blier si-tôt ses malheurs; il soupiroit  
de tems en tems, & le vieux Calen-  
der s'en étant appercû, le lui repro-  
cha comme une chose indigne de l'état  
qu'il venoit d'embrasser. Allons,  
mon cher Frere, lui dit-il, souvenez  
vous qu'en mettant l'habit que vous  
portez, vous avez dû vous dépoûil-  
ler de toute foiblesse humaine, &  
chasser de vôtre esprit les réflexions  
chagrinantes qui l'environnent enco-  
re; d'autres que nous, & moins ex-  
perimentez que nous le sommes, vous  
prioient de nous conter vos avantu-  
res, & vous diroient sans doute que  
ce récit soulageroit peut-être vos mal-  
heurs: mais il n'est rien de plus faux  
que ce raisonnement; cela ne feroit  
que rappeler encore de fâcheuses  
idées, qu'il faut tâcher d'éloigner.  
Nous ne vous presserons pas sur cet  
article, que nous ne jugions par vô-



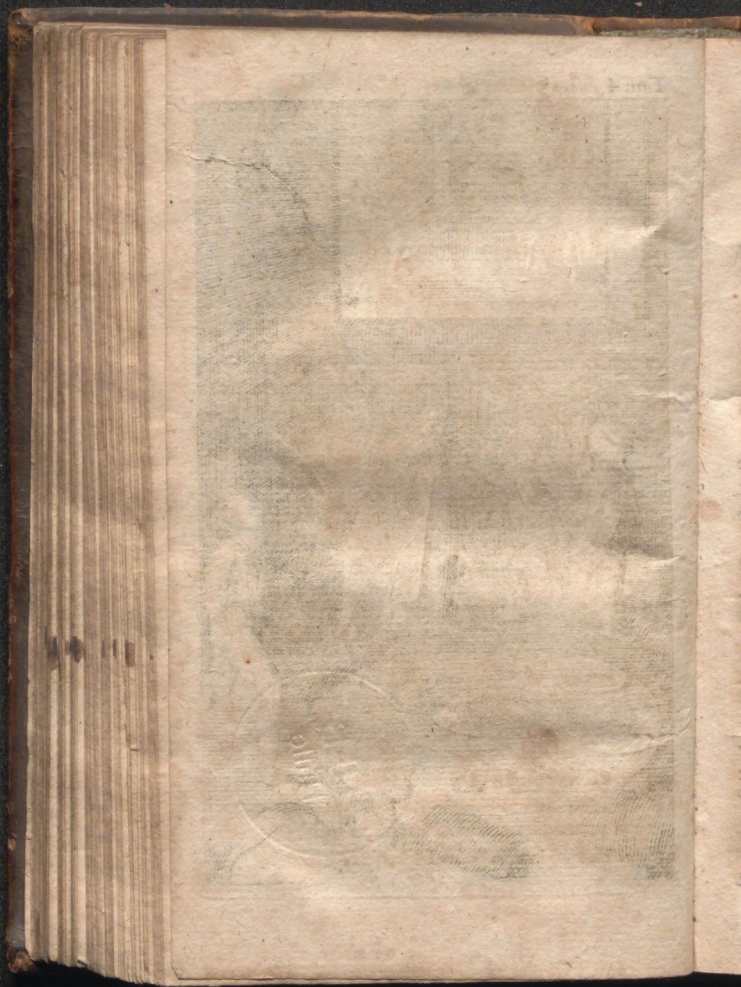
12 *Les mille & un quart-d'heure,*  
tre conduite, que vous serez devenu  
tout à fait insensible à vos maux pas-  
sez: Plus de tristesse, mon cher Fre-  
re, banissons-là de notre compagnie,  
c'est un poison mortel pour l'ame:  
Ne respirons désormais que la joye,  
& pour tâcher à vous l'inspirer, je  
veux vous raconter l'histoire de ma  
vie, & vous apprendre par quelle  
raison je porte cet habit; écoutez-  
moi seulement, le chemin que nous  
avons à faire vous en paroîtra peut-  
être plus court.



AVAN-











# A V A N T U R E S

## DU VIEUX CALENDER.

**J**E suis né à Backu, \* Fils d'un Marchand de Ris, qui demouroit proche un Couvent de Derviches: mon Pere étoit un homme assez peu rangé; il n'étoit presque jamais à sa boutique, & comme le commerce qu'il faisoit n'étoit déjà pas trop considerable, il fût bien-tôt réduit à une extrême pauvreté.

Un des Derviches qui venoit quel-  
 que-

A 7

\* Backu Ville capitale de la Province de Schirvan en Perse, qui donne son nom à la Mer de Backu; elle est sur la Côte de la Mer Caspie. Il y a une chose assez singuliere auprès de cette Ville, c'est une fontaine qui jette continuellement une liqueur noire dont on se sert par toute la Perse au lieu d'huile.

14 *Les mille & un quart-d'heure,*  
quelques fois chez nous, avoit pris un amitié pour moi: il eut compassion de ma misere, & me retira dans le Couvent; de sorte que dès l'âge de cinq ans je ne fus plus à charge à mon Pere, qui après avoir traîné une vie ennuyeuse, mourut enfin que j'en avois à peine douze.

Je m'attendois à voir ma Mere désolée, & je pleurois tendrement la perte que je venois de faire, lorsqu'elle me parla ainsi; mon Fils, nos jours sont comptez, & vôtre affliction ne rendra pas la vie à mon Mari: cessez donc de répandre des larmes pour une personne qui en méritoit si peu, & ne pleurez point, comme vôtre Pere, un homme qui n'a jamais eu part à vôtre naissance. Ce discours me surprit, je regardai fixement ma Mere en ce moment; vous êtes étonné, me dit-elle. J'en ai une juste raison, repliquai-je; car enfin si celui qui vient de mourir n'étoit pas mon Pere, comme il a toujours passé pour l'être, à qui donc ai-je obligation du jour qui m'éclaire? Au vieux Derviche qui vous a élevé, me répondit ma Mere, vous êtes son  
Fils

Fils & le mien : sans lui il y a long-tems qu'une affreuse misère nous auroit accablé, puisque la faineantise & la débauche de mon Mari m'avoit réduite à la mendicité, même avant vôtre naissance ; ce seul Derviche nous a soutenu en nous fournissant assez abondamment de quoi vivre. Je n'en fus point ingrate ; les Derviches ne font rien pour rien, & je ne me repens point de la complaisance que j'ai eue pour celui ci.

Comme ma Mere parloit encore, le Derviche entra ; elle lui raconta qu'elle venoit de m'apprendre qu'il étoit mon Pere, & cet homme m'embrassant avec une extrême tendresse, mon Enfant, me dit-il, soyez sage, & honorez vôtre Mere ; vous ne manquerez de rien. Je répondis aux caresses de mon nouveau Pere ; & m'entuyant de la vie que j'avois menée jusqu'alors chez les Derviches, je le priai de me laisser auprès de ma Mere. Il y consentit, nous donna de l'argent pour acheter du ris, & ma Mere vivant avec beaucoup d'économie, & presque aux dépens du Couvent, elle amassa en sept ou huit

16 *Les mille & un quart. d'heure,*  
huit ans, environ quatre mille se  
quins.

Nous avions dans nôtre voisinage  
une très-belle fille, à ce que j'avois  
souvent ouï dire à ma Mere: j'en  
devins amoureux sur le simple récit  
sans l'avoir jamais vûë, & je cher-  
chois les moyens de me faire connoî-  
tre à elle, lorsque l'occasion s'en pré-  
senta. Le Pere de cette fille étant  
venu au logis faire provision de fari-  
ne de ris, il convint avec ma Mere  
qu'elle lui en envoyeroit plein un  
grand sac qui contenoit environ  
douze boisseaux. Mon peu d'ex-  
perience me fit croire que c'étoit  
une occasion favorable de voir ma  
Maîtresse; & sans consulter que ma  
folle passion, à l'aide d'un jeune  
homme de mon âge, je me mis  
dans le sac que je fis emplir de fa-  
rine jusqu'au menton; je me fis  
ainsi porter sur la brune chez Ka-  
lem, c'est ainsi que se nommoit le  
Pere de cette belle fille, & l'on po-  
sa le sac dans le coin d'une salle où  
l'on mangeoit ordinairement. J'y  
avois fait par le haut une petite ou-  
verture, par laquelle je pouvois dis-  
cer-

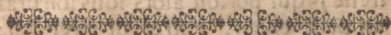


cerner aisément tout ce qui se passeroit. Il y parut un moment après un Derviche que je ne pus voir au village, parce que la lumière ne donnoit pas de son côté; Kalem, sa Femme & la belle Dgengiar-nar (c'étoit le nom de ma Maîtresse) qui portoit alors sous son bras un petit chien, entrèrent avec lui: un Esclave étendit la nappe, & ils se mirent tous en devoir de faire la collation. Dgengiar-nar étoit justement vis-à-vis de moi, j'en avois été enchanté dès le moment qu'elle avoit paru, & je la regardois avec tant d'admiration, qu'oubliant devant qui j'étois, je m'écriai étourdiment, Oh, qu'elle est belle! Ces paroles qui m'échaperent sottement, & que l'on entendit sans voir d'où elles partoient, effrayèrent extrêmement ceux & celles qui étoient dans la salle. Ils se leverent précipitamment, regarderent par tout, & ne faisant pas attention au sac dans lequel j'étois, & où je sentoie bien toute mon imprudence, ils se remirent à faire collation, s'entretenant de la voix qui avoit frappé leurs oreilles.

Dg en-

18 *Les mille & un quart-d'heure,*

Dgengiari nar n'avoit pas repris sa même place, je ne la pouvois voir que de côté; j'eus encore l'impertinence de vouloir me tourner dans le sac pour jouir de sa vûë, mais je fus si peu adroit & si malheureux que je culbutai avec le sac.



L X I I.

## QUART-D'HEURE.

**K**Alem, toute sa famille, & le Derviche furent dans un étonnement extraordinaire à cette chute; leur frayeur redoubla, mais le Derviche voyant que le petit chien de Dgengiari nar aboyoit fortement contre le sac, se douta tout d'un coup de la vérité: il le releva, & en déliant l'ouverture, je parus le visage si barbouillé de farine que j'étois entièrement méconnoissable. Kalem en ce moment entra dans une fureur inconcevable; il se jeta sur un poignard qui étoit attaché contre la muraille, &  
s'ap-

s'approchant de moi, il m'alloit ôter la vie lorsque je lui lançai dans les yeux une poignée de farine qui l'en aveuglant pour un moment me donna le tems de sauter hors du sac en calçon, & me lâisir d'un sabre que je trouvai sous ma main. Il m'auroit été aisé de tuër Kalem & le Derviche & de me sauver; & n'ayant que ce parti à prendre j'avois déjà le sabre levé pour l'exécuter, lorsqu'en jettant les yeux sur le Derviche, que je n'avois pas encore pû voir en face, je le reconnus pour celui qui m'avoit donné le jour. Ah Derviche, m'écriai-je, en baissant la pointe de mon sabre, reconnoissez Hanif, que l'amitié que vous avez toujours eüe pour lui, vous fait regarder comme vôtre propre Fils! je suis plus imprudent que criminel, j'aime la charmante Dgen-giari-nar sur la seule réputation de sa beauté, je n'ai point trouvé d'autre expedient pour la voir, que celui qui s'est offert aujourd'hui; & m'a jeunesse inconsidérée ne ma point permis de faire aucune réflexion avant que de me mettre dans ce sac, puis-

20 *Les mille & un quart-d'heure,*  
que j'y suis entré sans savoir comment j'en sortirois.

Le Derviche fût aussi surpris qu'on puisse l'être, de me voir en l'état où j'étois; & Kalem en ce moment ayant recouvré la vûë à force de se froter les yeux, me reconnut pour le Fils de celle chez qui il avoit acheté de la farine de ris. La posture dans laquelle j'étois, lui fit voir que je vendrois cherement ma vie, si l'on m'attaquoit; & le Derviche l'ayant apaisé, ils ne purent ensuite s'empêcher l'un & l'autre de rire de ma figure. Puisque ce jeune homme aime Dgengiari-nar, continua le Derviche, accordez lui mon cher Kalem la grace d'en faire sa Femme; il est fils unique; je me fais fort auprès de la Mere de lui faire céder sa boutique avec quatre mille sequins au moins; & je ne crois pas que vous puissiez trouver dans tout Bachu un Gendre mieux élevé, plus honnête homme & plus respectueux. Ah, m'écriai-je alors, ce n'est pas assez que Kalem consente à mon bonheur, j'y renonce si la belle Dgengiari-nar y apporte la moindre répugnance. Cette délicatesse de sentimens charma Kalem; & bien, me dit-il



dit-il en m'embrassant , ma Fille est la maîtresse de vous donner la main ; & si vous lui plaisez , elle peut dans ce moment même décider de vôtre sort. Il faut donc auparavant , dit le Derviche , qu'elle voye son nouvel Amant tel quil est. Alors m'ayant fait passer dans une autre Chambre , je m'y débarbouillai ; & Kalem qui étoit à peu près de même taille que moi , m'ayant couvert d'une de ses robes , je parus devant la belle Dgen-giari-nar , qui me trouva tellement à son gré , qu'elle m'accepta pour son Epoux. Le Derviche qui ne vouloit pas differer mon bonheur d'un seul moment , envoya chercher ma Mere sur le champ. Elle fut bien étonnée de mon aventure , elle consentit à mes desirs : on fit le Contrat , l'Iman nous maria le soir même ; je couchai chez mon Beau-Pere , & ma Femme se trouva si contente de son mariage , qu'elle me fit servir le lendemain à déjeuner un grand plat de pieds de moutons † à la vinaigrette.

Me

† C'est un ragoût en Turquie dont l'on restaure ceux qui sont débilités par quelques excès ; l'on a coutume d'en ser-

Me voilà donc, mon cher Frere, marié avec la belle Dgengiari-nar, & le plus heureux de tous les hommes, lorsque je devois par mon imprudence être le plus miserable: tout conspiroit à ma félicité, ma nouvelle Epouse m'adoroit; mais sans aucune raison, je m'avisai d'en devenir jaloux à un point qui passe l'imagination. Tout m'allarmoit: si je la voyois parler à ma Mere, je croyois qu'elle étoit de concert avec elle pour me trahir: Si elle faisoit quelqu'inno- cente caresse au Derviche, à qui nous avions tant d'obligation, j'oubliois en ce moment qu'il étoit mon Pere, & mon mauvais démon me rendoit cette amitié criminelle. Que vous di- rai-je enfin? poursuivit le vieux Calender, je m'exhalois sans cesse en reproches avec Dgengiari-nar, à peine lui laissois-je voir le jour; & quoique je ne lui donnasse point de repos, il ne sortoit aucune plainte de sa bouche.

Ma Mere & le Derviche me re- pré- servir aux mariez le lendemain de leurs nôces, de même maniere qu'en France on leur apporte le braüer.

présenterent plusieurs fois l'excès de ma folie: Ce ne sont point les verouïls ni les cadenats qui mettront vôtre honneur en seureté, me disoient-ils; l'honnête femme se garde d'elle-même, & vos soupçons continuels seroient plutôt capables de la déranger de son devoir que de l'y contenir. Je n'en voulus rien croire, & mes extravagances continuèrent à un point, qu'ils résolurent de faire tous leurs efforts pour me guérir de cette manie.

Le Derviche un jour causoit avec ma Mere, pendant que j'étois occupé à faire quelques mémoires de Marchandises. Il nous est arrivé depuis trois jours de Circassie, lui dit-il par forme de conversation, un jeune Derviche d'une beauté au dessus de tout ce que l'on a encore vû à Backu; je croi que les Pages qui dans le Paradis de nôtre grand Prophète nous doivent présenter le poncire\* pourroient à pei-

\* Mahomet promet aux bons Muzulmans un Paradis rempli de délices, dans lequel après avoir bien bû & bien man-

24 *Les mille & un quart-d'heure*,  
ne lui être comparez; puisque jamais  
on n'a vû tant de modestie jointe  
à tant de perfections: sa chambre est  
tôt proche de la mienne, ce voisina-  
ge nous a lié d'amitié, & je dois  
demain lui donner à déjeuner: je  
vous prie de m'envoyer une pou-  
le au ris de vôtre façon, & un  
plat de pilau. † Ma Mere lui pro-  
mit de n'y pas manquer; elle pré-  
para tout ce qu'il lui falloit pour  
ces ragoûts excellents, & n'oublia  
pas le lendemain de les envoyer à  
mon Pere à l'heure dont ils étoient  
convenus. J'avois entendu toute

leur  
mangé, des Pages d'une beauté ache-  
vée leur présenteront dans un plat d'or  
à chacun un ponce ou un citron; &  
les assure que si-tôt qu'ils auront flairé  
ce citron, il paroîtra une jeune Fille  
toujours vierge, & superbement ha-  
billée qui les embrassera, & qu'ils res-  
teront ainsi pendant cinquante ans,  
jouissant des plaisirs les plus sen-  
suels.

† Le pilau est du ris cuit avec du  
bœure, de la graisse, ou du jus de vian-  
de; c'est un mets très-usité dans tout  
l'Orient.



leur conversation sans faire semblant de rien ; curieux de voir un si bel homme , je résolus d'être du déjeuner : Je n'en dis mot à ma Mere ; quand les plats furent partis , j'entraï dans l'appartement de ma Femme , qui étoit encore au lit pour quelque legere incommodité , & qui dormoit profondement. Je ne voulus pas la réveiller , je me contentai de la considerer quelque tems , & fermant la porte à doubles tours , j'emportai la clef suivant ma coûtume , & m'en allai frapper au Couvent des Derviches. Je demandai celui qui étoit mon Pere , on me dit qu'il étoit à sa chambre , i'y courus , mais à peine yeus-je mis le pied qu'une pâle froideur me couvrit le visage à l'aspect de son compagnon.





## L X I I I.

## QUART-D'HEURE.

**J**E n'y eus pas plutôt reconnu tous les traits de ma Femme, que me laissant tomber de foiblesse sur un Sopha de jonc, & m'effluant le front, où suis-je, m'écriai-je, & quel prodige est ce ici? Mon Pere m'interrompit en cet endroit, il se leva tout effrayé, & m'embrassant tendrement, qu'avez-vous donc, mon Enfant, me dit-il, & qu'elle sombre vapeur vous est montée à la tête? Je me suis trouvé un peu mal, lui répondis-je, en entrant dans votre chambre; je retourne au plus vite chez moi. Le Derviche me reconduisit jusqu'à la porte du Couvent. Comme il n'y avoit que la ruë à traverser pour entrer dans ma maison, je ne l'eus pas plutôt quitté, que je volai à l'appartement de ma Femme: je commençai à respirer, mon cher Frere, quand

quand je la trouvai au lit dans le même état que je l'avois laissée, il n'y avoit qu'un moment. Mes transports furent si vifs, que je la reveillai en surfaüt, en lui faisant mille caresses, auxquelles elle répondit de la manière du monde la plus tendre : Je ne restai pas long-tems auprès d'elle, je retournai promptement au Couvent, & courant à la cellule de mon Pere, j'y rentrai en lui disant que mon mal étoit passé, & que je venois déjeuner avec lui: volontiers, me dit-il, nous nous avons déjà commencé ce beau Derviche de Circassie & moi: Mettez-vous à table, & munissez-vous toujours d'un verre de vin. Je rinssai une tasse de cristal, & mon Pere alloit prendre la bouteille pour me servir, lorsque le Circassien le prévenant, mon Frere, lui dit-il, permettez que ce soit moi qui lui verse à boire; je veux faire aujourd'hui les honneurs de chez vous. Le son de ces paroles me fit frémir; j'avois la main si mal assurée en ce moment, & les yeux tellement attachés sur ce jeune homme, dont la voix étoit toute pareille à celle de ma Femme,



28 *Les mille & un quart-d'heure,*

me, que je répandis tout mon vin sur la table & sur moi. Je fis en un instant mille réflexions douloureuses; & quittant brusquement les Derviches, je ne fis qu'un saut du Couvent au logis, où je trouvai ma Femme encore dans son lit. J'étois si ému que je ne pus lui parler: Qu'avez-vous donc, chere lumiere de ma vie, me dit-elle en se levant d'effroi, vous est-il arrivé quelque accident? ne me laissez pas davantage, je vous en conjure, dans cette cruelle incertitude.

Je repris un peu mes esprits; Ah Dgengiari-nar, m'écriai-je, ce que j'entens est il-bien croyable? Eh, que voyez-vous donc, & qu'entendez-vous, repliqua-t'elle? Satisfaites au plutôt ma curiosité. Non, lui dis-je, je me trompe sans doute; je veux encore essayer si mes yeux sont de fideles témoins de ce qui vient de se passer au Couvent des Derviches. Je la quittai alors, & refermant la porte comme je l'avois déjà fait, je retournai plus tranquille vers mon Pere: Je vous demande excuse, lui dis-je en entrant, de l'incivilité



civilité que je viens de commettre , si je vous ai quitté avec tant de précipitation , c'est que j'avois oublié de laisser de l'argent à ma Mere pour faire un payement que l'on doit venir chercher dans un quart-d'heure ; Je suis à présent libre de toutes mes affaires ; & je ne demande pas mieux que de me réjouir avec vous. Et bien soit , reprit mon pere , nous pourrons donc passer ici toute la matinée dans le plaisir : goûtez de ce plat de pilau auquel nous n'avons pas encore touché ; car la poule au ris a été expédiée pendant le tems que vous avez été chez vous. Je voulus en ce moment manger du pilau , mais jettant les yeux sur le Circassien , au moment que je le portois à ma bouche , il me fut impossible de l'avaller , tant mon étonnement redoubla : C'étoit le vrai portrait de Dgengiarinar : le geste , la voix tout en un mot concouroit à me faire croire qu'il ne s'étoit jamais rien trouvé de si semblable. Qu'avez vous donc , mon fils , me dit alors le vieux Derviche , vous marquez dans toutes vos actions une inquiétude & une agitation si extra-

30 *Les mille & un quart-d'heure*,  
ordinaire, que je ne fai que penser  
de vous aujourd'hui? Eh, n'en ai-je  
pas une juste raison, repliquai-je?  
en voyant ce jeune Circassien, qui  
diable ne s'imagineroit pas que c'est  
ma Femme; je vous avoüe que j'ai  
couru chez moi pour en être plus  
certain: Je l'ai toutes les deux fois  
trouvée au lit, cela devoit me ras-  
surer; & cependant je sens que je ne  
suis pas encore maître des mouve-  
ments jaloux qui me déchirent l'ame.

Les deux Derviches à une déclara-  
tion si ingénue, firent de longs é-  
clats de rire; Je ne savois comment  
soutenir cette plaisanterie, lorsque le  
jeune Circassien m'entreprit. Quoi,  
Seigneur, me dit-il, un peu de res-  
semblance entre vôtre Femme & moi,  
peut-elle ainsi vous troubler la cervel-  
le? Et faut-il que la jalousie vous domi-  
ne au point de faire les extravagances  
dont nous sommes spectateurs en partie  
depuis une heure: Que je plains le  
sort de vôtre Epouse; elle doit avoir  
toute la vertu possible pour ne se pas  
révolter contre vos indignes soup-  
çons. Je pardonne volontiers une ja-  
lousie de délicatesse, mais de la pouf-  
ser

fer jusqu'ou ce bon Derviche m'a conté qu'alloit la vôtre, en vérité, Seigneur, vous prenez le vrai chemin de donner envie à vôtre Femme de vous punir comme vous le mériter.

J'écoûtois le sermon du jeune Derviche avec une extrême confusion: Je commençois à rougir de ma conduite passée, & je prenois quasi la résolution d'abandonner Dgengiarnar à sa propre vertu, lorsque ce nouveau Prédicateur en s'agitant, me fit appercevoir qu'il avoit contre l'oreille un signe tout pareil à celui de ma Femme.

A cette vûë ma frénésie me reprit de plus belle: Je fis un cri qui surprit les Derviches, ah, je suis trahi, m'écriai-je, & mes soupçons n'étoient que trop bien fondez. Quelle subite fureur s'empare donc de vôtre ame, me dit mon Pere, êtes-vous fou, ou bien... Je ne lui donnai pas le tems d'achever sa remontrance; je m'échapai de ses mains, je sortis promptement de sa chambre, & je me rendis chez moi où je trouvai ma

B 4

Femme

32 *Les mille & un quart-d'heure,*

Femme qui faisoit Labdest. \* Je m'approchai d'elle avec une émotion extraordinaire, & examinant la marque qu'elle avoit contre l'oreille, je frappai dans mes mains en levant les yeux au Ciel, & je pensai m'évanouir. Ma Mere qui étoit dans la boutique attendant l'appartement de ma femme, accourût à ces cris. Elles s'informerent l'une & l'autre du sujet de mon mal & de mes fréquentes sorties; mais je ne voulus pas encore leur en déclarer les raisons; ayez soin seulement, je vous prie, dis-je à ma Mere, de nous apprêter à dîner, je vais engager le beau Derviche de Circassie & son compagnon à vouloir en être: Je vous expliqueai devant eux tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui; & vous conviendez qu'il ne se peut rien de plus singulier.

Je les quittai alors, & retournant au Couvent j'y trouvai encore mon Pere à table avec son ami. Il faut, leur dis-je, que je vous fasse connoître toute l'étendue de ma foiblesse; le signe

\* Labdest ou l'ablution, est une cérémonie à laquelle les Orientaux ne manquent jamais, & sur tout le matin,

gne que ce b eau Derviche a contre l'oreille , avoit reveillé toute ma jalousie; ma Femme en a un si semblable au même endroit , que j'ai encore crû que jela voyois sous cet habit ; j'ai couru m'en éclaircir ; grace au Ciel je l'ai trouvée qui se purifioit , & tous mes soupçons étant finis , je reviens avec vous d'un esprit tranquile , en attendant le dîner que je vous prie d'accepter chez moi ; je veux y faire convenir ce jeune Derviche , que ne pouvant Jumeau de ma chere Dgengiari-nar , puisque ses Pere & Mere n'ont jamais eu qu'elle d'enfant , la nature a produit eux une ressemblance si parfaite en tout , qu'il est impossible de ne s'y pas méprendre. Très volontiers , reprit le jeune Circassien , rien ne me peut faire plus de plaisir : je suis curieux : de voir cette ressemblance si extraordinaire , dont le Derviche , mon camarade ne convient pas tout-à-fais; mais ce ne sera qu'aux conditions qu'aucun mouvement jajoux ne troublera nôtre joye , car je suis en humeur de me réjouir , & peut-être ce pourroit bien être à vos dépens. Oh , je promets , jinterrompis-je , que vous serez les maîtres chez moi

30 *Les mille & un quart. d'heure,*  
ma résolution est prise, j'ai souffert si  
cruellement aujourd'hui dans tous les  
combats que j'ai eu a soutenir, que je  
veux vivre désormais tranquillement.  
C'est le meilleur parti que vous puissiez  
choisir, repliqua ce jeune homme; si  
j'étois Femme, & que j'eusse envie de  
tromper mon Mari, il auroit beau faire,  
toutes ses précautions deviendroient  
inutiles; c'est une chose dont je vous  
convaincrai tantôt chez vous. Vous,  
m'obligerez, lui disje, je ferai mes efforts  
pour vous y bien recevoir, &  
vous ne sauriez me rendre un plus  
grand service que de me guérir radicalement  
de ma jalousie.

Je passai une couple d'heure fort  
agréablement avec les deux Derviches;  
mais celle de d'ner s'approchant, je  
les quittai pour aller tout faire préparer  
chez moi. Je voulus avant l'arrivée  
de mes Conviez me faire auprès de ma  
femme un mérite de ma conversation,  
& l'assurer qu'elle jouïroit désormais  
d'une honnête liberté; mais mon cher  
frere, quel fût l'excès de mon étonnement  
en ouvrant la porte de sa chambre  
dont j'avois toujours eü la clef sur moi,  
quand je ne l'y vai plus.

LXIV.

## L X I V.

## QUART-D'HEURE.

**S**I ma surprise fût extrême de ne point voir ma Femme où elle devoit être, elle augmenta bien en trouvant à sa place les deux Derviches que je venois de quitter au Couvent. Je restai immobile de frayeur à cette vûë, & je serois infailliblement tombé à la renverse sans ma Mere qui suivoit mes pas, & qui me retint dans ses bras. Je fus longtems sans pouvoir proferer une seule parole; mais à la fin ayant repris un peu mes sens: O ciel, m'écriai-je; rêvé-je, ou le Demon qui m'a persecuté toute la matinée, prend-il encore plaisir à me fasciner les yeux? Non non, mon cher Hannif, repliqua le vieux Derviche que je vous ai dit être mon Pere, vous êtes bien éveillé; un peu d'artifice seulement a part à tout ceci: vôtre jalousie étoit si ridicule que nous

B 6

avons.



36 *Les mille & un quart-d'heure*,  
avons entrepris de la faire cesser :  
j'ai concerté avec vôtre Mere &  
vôtre Femme, tout ce qui s'est passé  
ce matin dans ma chambre ; vous  
avez merveilleusement répondu à  
nos intentions, & le beau Derviche  
qui vous a tant inquieté n'est autre  
que l'incomparable Dgengiari-nar :  
Cela vous paroît sans doute difficile  
à comprendre, & je suis sûr que  
vous avez peine à ajoûter foi à ce  
que je vous dis ; mais il est facile  
de vous donner là-dessus les éclair-  
cissémens nécessaires. Eh, je vous  
en conjure, repris-je précipitam-  
ment, expliquez moi au plutôt com-  
ment il est possible que ma femme  
se trouve dans son lit & dans vôtre  
chambre, & qu'au même moment  
je la voye en deshabillé de nuit, &  
sous les vêtemens d'un Derviche : Je  
vais vous donner cette satisfaction,  
me dit mon Pere.

Dgengiari-nar n'ignore plus ce  
que je vous suis ; J'ai été obligé de  
lui déclarer le secret de vôtre nais-  
sance, pour parvenir à ce que nous  
souhaiterions d'elle. Il faut que vous  
sachiez que le défunt Mari de vôtre  
Mere



Mere étoit quelquefois jaloux ; ses brusqueries à contre-tems dérangoient souvent les mesures que nous avions prises pour nous voir , cela nous chagrinoit ; & comme en qualité de Bourcier de nôtre Couvent je ne manquois point d' argent , je choisîs le tems que ce brutal étoit allé à la campagne pour une quinzaine de jours , & je fis faire par des ouvriers , du secret desquels j'étois sûr , un soûterrain qui communique de ma chambre à cet appartement-ci par dessous la ruë qui est fort étroite ; deux trappes avec des contre-poids en font l'affaire ; l'on passe dans ma Cellule , en moins de six minutes par celle que vous voyez , au lieu qu'en prenant le chemin ordinaire il faut traverser toute nôtre Cour , qui est assez longue , ouvrir & fermer des portes , & vous pouvez à présent facilement juger s'il a été impossible à vôtre Femme de se revêtir d'un habit de Derviche , de le quitter & de se remettre au lit dans l'intervalle qu'il vous a fallu faire le grand tour , pour entrer dans nôtre Couvent , ou pour en sortir :



38 *Les mille & un quart-d'heure,*  
& pour parvenir iulqu'à cet appartement. Voici mon Fils tout ce grand mistere decouvert. Au reste, ce n'a point été sans peine que j'ai fait consentir Dgengiari-nar à cette supercherie : elle aimoit mieux encore souffrir toutes vos extravagances, que de s'exposer à vôtre colere, mais je l'y ai déterminée, en l'assurant que si vous preniez mal la chose, & que cette rude épreuve ne vous corrigeât pas, vous ignoreriez toujours la tromperie que nous vous aurions faite, & que je ferois promptement reprendre au beau Derviche le chemin de Circassie,

Nous avons, je crois réussi, mon Fils, continua le Vieillard, puisque vous nous avez assuré que vous renonciez pour jamais à vos folies; personne en effet n'avoit moins de raison que vous d'être jaloux. Vôtre femme est sage; elle a poussé avec vous la complaisance audelà de l'imagination; mais quand elle ne le seroit pas, jugez, mon cher Hanif, par l'expérience que vous venez de faire de quoi l'amour est capable. Il n'est point d'inventions qu'il ne trouve

ve pour mettre un Jaloux hors de garde ; & le plus sûr est de se reposer sur la vertu & sur la fidélité de sa Femme. Je sai bien que cette maxime n'est pas de mise dans tout l'Orient ; mais autre chose est d'y vivre suivant l'usage ordinaire, qui veut que les femmes n'y paroissent guère en public, ou de les traiter avec la défiance injurieuse dont vous avez usé avec Dgengiari-nar. Vous avez outré la jalousie jusqu'à prendre ombrage de moi qui suis vôtre Pere, Pamitié que vôtre mere portoit à sa Bru vous a allarmé. Eh, mon fils, qui plus que nous doit prendre part à vôtre honneur ? Cependant vous avez eu assez de foiblesse pour croire que nous cherchions à le détruire.

J'étois si surpris & si confus, Pour-  
suivit le vieux Calender, que je ne savois que répondre au sage discours du Derviche. Ah, mon Pere, m'écriai-je, que je vous suis sensiblement obligé d'avoir travaillé à ma guérison, & d'y avoir si bien réüssi : Je conçois aujourd'hui toute la force de vôtre raisonnement, & je meurs de honte de la conduite  
que

40 *Les mille & un quârt-d'heure,*

que j'ai tenue iluqu'à présent; mais je vai réparer mes fautes par des manieres si opposées, que la belle Dgengiari-nar s'en loüera autant qu'elle a eu sujet de s'en plaindre; alors me jettant aux pieds de ma Femme, qui étoit encore vêtüë en Derviche, je lui demandai pardon de mes jalousies ridicules dans des termes si tendres, & où je marquois si bien mon repentir, que je tirai des larmes de ma Mere & de mon Pere.

Dgengiari-nar qui ne pouvoit aussi s'empêcher d'en répandre, me releva promptement: Mon cher Seigneur, me dit-elle, si je vous ai toujours aimé malgré la dureté avec laquelle vous m'avez traitée quelquefois; jugez à quel point doit montre mon amour aujourd'hui, que vous m'assurez d'un changement qui fait tout mon bonheur? elle assaisonna ce discours de caresses si vives, que je l'embrassai mille fois; & que dans les transports de ce plaisir, je m'écriai, non ma chere Dgengiari-nar, il n'y a nulle difference du zéphir du Printems au doux soufflé de vôtre bouche qui rafraîchit l'ame & le  
cœur

cœur ; je fus devenu tout autre ; & je ne veux plus désormais employer les plus doux momens de ma vie , qu'à chercher tous les moyens de vous plaire.

Mon Pere & ma Mere étoient charmez de mon changement.



## LXV.

## QUART-D'HEURE.

**R**ien au monde n'étoit capable de faire plus de plaisir au Derviche & à ma Mere, que de me voir corrigé de mes folies par leur moyen, & Dgengiari-nar en ressentoit une joye inexprimable. L'on servit le dîner, qui se passa avec tout l'agrément possible ; & depuis ce tems je tins exactement la parole que j'avois donnée.

Je vécus ainsi avec mon Epouse près de treize ans, pendant lesquels le Derviche & ma Mere moururent. Tous les enfans que j'avois eû de Dgengiari-nar n'avoient pas vécu long-tems ; je la perdis enfin aussi,  
mon

42 *Les mille & un quart-d'heure*,  
mon cher Frere, après une maladie  
de quatre mois, & vous pouvez ju-  
ger si je fus sensible à la mort d'une  
femme d'un mérite si distingué; tous  
mes amis vinrent chez moi pour me  
consoler de mon chagrin, mais ce  
qu'ils ne purent faire, fut l'ouvrage  
du tems. Comme il vient about de  
tout, il l'effaça insensiblement de  
mon esprit: Je ne songeai plus qu'à  
me divertir, & me livrant tout en-  
tier au plaisir, je tombai peu à peu  
dans la débauche.

La négligence que j'eus pour  
mes affaires, fit qu'elles se déränge-  
rent, je me trouvai au bout de deux  
ans accablé de dettes, & hors d'é-  
tat de satisfaire mes créanciers, &  
n'ayant point d'autre parti à prendre  
que celui de la fuite, je vendis  
sourdement tous mes effets à moitié  
de perte; & je me sauvai de Backu  
déguisé en Calender. Je me trou-  
vai si bien de cet habit dès le pre-  
mier jour, que je rélolus de ne le  
point quitter. Il y a près de trente  
ans que je le garde sans avoir ja-  
mais eu dessein de m'en défaire: J'ai  
parcouru avec lui toute la Perse & la

nom

la



la Tartarie , où il m'est arrivé un nombre infini d'aventures trop longues à vous raconter. J'ai dessein de faire le voyage des Indes & de la Chine ; & je me suis associé pour cet effet depuis deux mois avec ce jeune homme qui s'est fait Calender à mon imitation ; & dont les aventures sont pour le moins aussi singulières que les miennes.

Quand le vieux Calender eut achevé de parler , Faruk Seigneur , qui avoit pris un plaisir infini à l'entendre , le remercia de sa complaisance : Il ne se peut rien de plus original que vôtre histoire , lui dit-il & quelque assurance que vous m'en donniez , je doute fort que celle de vôtre Compagnon puisse l'égaler. Vous en allez décider , reprit le jeune Calender.



AVAN-



# AVANTURES

## DU JEUNU CALENDER.

**M**A Mere, car je vous dirai que je n'ai jamais connu mon Pere, j'étois trop jeune quand il mourut; ma Mere, dis-je, étoit de Schiraz, \* elle faisoit un assez gros commerce de l'ait, de beurre & de fromage quelle tiroit de troupeaux qui lui appartenoient, & quelle m'envoioit vendre à la Ville; mais je me lassai bientôt de ce métier. Il y avoit deux ans ou environ qu'il étoit arrivé des Indes une Troupe de Comediens † qui représentoient leurs Pieces ordinairement dans le milieu du Marché, où ils débitoient ensuite plusieurs remèdes

† Schiraz Ville Capitale de Perse.

† Les Baladins & les Comediens sont fort communs dans les Indes; ils jouent avec beaucoup d'esprit, & lu plûpart du tems sans préparation à peu près comme faisoient originairement en France nos Comediens Italiens.





remèdes qu'ils prétendoient être merveilleux pour toute sorte de maux. Comme ils savoient fort peu la langue Persane, ils ne joüoient d'abord que des Scenes de Pantomimes & faisoient vendre leurs drogues par un Interprete ; mais peu étant parvenus à se faire entendre, ils s'acquirent une telle réputation, qu'il n'y avoit personne qui ne les vit avec plaisir. Je ne me trouvois point à Schiraz que je n'allasse à leurs Comedies, & j'y pris tant de goût que je me proposai d'enter dans leur Troupe. J'avois naturellement du talent pour le Théâtre ; je les prai de me donner quelque petit rôle. Ils m'en choisirent un fort plaisant dans la premiere Piece qu'ils représenterent, & je m'en acquittai si bien au gré de tous les Spectateurs, lque je me crus bientôt capable d'entreprendre les personnages les plus difficiles. Je contrefaisois sur tout l'ivrogne à merveille, & je représentois le Niais & le Sot avec tant de naïveté, qu'on m'eut pris pour un vrai Habitant de Syvry Hissar. Enfin mes chers Freres, les Scenes les plus bouffones n'avoient point de grace à moins

46 *Les mille & un quart-d'heure,*  
moins qu'elles ne fussent dans ma  
bouche.

Je ne me contentai pas de la qua-  
lié d'excellent Acteur, j'y voulus  
encore joindre celle d'Auteur. Jus-  
qu'alors nous n'avions joiué que des  
lambeaux de Comedies, & presque  
sans aucune préparation: Je résolus  
de lier les Scenes, & d'en faire une  
piece suivie. J'y réüffis & mon coup  
d'essai fut un coup de maître; je  
donnai une petite farce intitulée, le  
Cadis dupé: En voici le sujet en  
deux mots.

Un Cadis de Candahar \*fort avare  
a une fille très-jolie, dont un jeune  
Perse est passionnément amoureux.  
Ce Cadis a promis sa Fille à un vieux  
Muzulman fort riche; le Perse de-  
sesperé de perdre sa maîtresse, après  
avoir cherché differents moyens pour  
rompre un mariage qui va faire tout  
le malheur de sa vie, ne trouve  
point d'autre expedient que de venir  
con-

\* Candahar, Ville capitale d'une Pro-  
vince du même nom; elle a été prise &  
reprise plusieurs fois par les Indiens & par  
les Perses à qui enfin elle est restée.

consulter le Cadis, qui ne le connoissoit pas, sur un enlevement qu'il veut faire. Ce Juge trouve d'abord le procedé très criminel, & se met fort en colere; mais une bourse d'or qu'on lui présente, l'adoucit, & lui fait donner par écrit une espee de consultation, par laquelle il est d'avis que la fille dont il s'agit soit enlevée, attendu la disproportion d'âge de celui avec qui on la veut unir. & que le mariage est le but du Ravisseur, & par le moyen d'une seconde bourse qu'il recoit, il fait défenses au Pere de la fille de faire aucune poursuite contre son Amant, à peine de cent coups de batons sur la plante des pieds. L'on suit la consultation, ou pour mieux parler, son Ordonnance à la lettre. Le jeune Persé enleve sa Fille, & le Cadis dupé se trouve obligé de consentir qu'elle épouse son jeune Amant.

Voilà le plan de ma piece; mais j'y peignois en détail l'avarice du Cadis avec des couleurs si naturelles, selon moi, sur tout dans une scene où je faisois le sot à ravir, que je voudrois de bon cœur que vous eussiez

48 *Les mille & un quart-d'heure*,  
siez vû la representation de cette Co-  
medie. Eh, reprit Faruk, un Au-  
teurs Comedien ne doit-il pas savoir  
ses piéces par mémoire, & d'un bout  
à l'autre, qui vous empêche de nous  
donner cette Scene si comique? Ah,  
Frere, repliqua le jeune homme, el-  
le n'auroit pas la grace qu'elle a eûe  
sur le Théâtre. En qu'importe, re-  
pliquerent les deux autres Calenders,  
nous nous prêterons au défaut des  
Acteurs: Nous savons bien qu'il n'est  
pas aisé à un seul homme de faire  
différens personnages. Puisque vous  
le souhaitez, dit ce nouveau Come-  
dien, je vais vous satisfaire.

Imaginez-vous donc d'abord voir  
le Cadis seul & chez lui, se plain-  
dre de ce que l'on est trop sage dans  
Candahar, & que les affaires crimi-  
nelles sur tout, ne donnent pas cet-  
te année. J'entrois dans la Chambre  
avec un de mes Camarades habillez  
en Villageois: Nous paroissions l'un  
& l'autre fort essoufflez, & nous de-  
sesperions le Cadis par une Scene  
muette fort plaisante. A la fin im-  
patient de ne nous voir parler que  
par signes; & curieux de savoir de  
quoi

quoï il s'agissoit. Voici de quelle  
manière il s'exprimoit,

*Le Cadis.*

Il faut sans doute que ces deux  
marauts là soient ivres ou muets avec  
leurs signes auxquels je ne comprends  
rien.

*Le premier Païsan.*

*C'étoit moi, mes chers Freres,  
qui jouois ce rôle.*

Oh, c'est vôtre grace, Seigneur,  
j'ons courus.... j'atqu'ici avec tant  
de diligence... pour.... Ah, que je  
sis essoufflé: Mon Compere raconte  
te toi même la chose au Cadis, tu li  
défricheras mieux que moi tout ce  
que j'ons vû.

*Le Cadis.*

La peste soit de la pécore.

*Le second Païsan*, en pleurant.

Pargué dis toi-même si tu peux;  
Je sis tout hors de moi, & si partur-  
bé.

*Le Cadis.*

Ces lourdauts viennent ici je crois  
pour me faire desesperer, parleras tu  
marouffe, dis donc ce que tu as vû.

*Le premier Païsan.*

Là là, doucement, Seigneur, vous

*Vol. IV.*

C

vous



50 *Les mille & un quart-d'heure*,  
vous réchauffez la bile; car, com-  
me dit fort bien Locman \* dans son  
Livre des Animaux.

*Le Cadis.*

Eh coquin, laisse là Locman &  
ses animaux; qu'ont de commun ses  
fables avec ce que tu as à me dire?

*Le premier Païsan.*

Vous avez raison, mais quand on  
a un peu d'esprit, on cherche à le  
mettre en lumière; & si vous ne  
m'aviez pas interrompu, j'allois vous  
comparer à un âne.

*Le*

\* Il y a un Recueil de Fables sous le  
nom du sage Locman; & ce que les O-  
rientaux en disent, a beaucoup de confor-  
mité avec ce que les Grecs ont écrit d'Es-  
ope. Il est certain que Locman étoit  
Abissin. & qu'il joignoit à une vivaci-  
té d'esprit extraordinaire, une prudence  
& une sagesse consommée. Mahomet a  
parlé de lui dans la trente unième Soura-  
te, où dans le trente-unième Chapitre de  
l'Alcoran, que l'on appelle la Sourate de  
Locman. Il y a des Auteurs Orientaux  
qui prétendent que ce Locman étoit fils  
d'une sœur de Job, & d'autres qui assurent  
qu'il étoit contemporain de David, & qu'il  
a demeuré très-long tems à sa Cour.

*Le Cadis.*

Insolent... Mais il ne faut pas prendre garde aux discours de ce sot. Eh, mon ami, finis je te prie, & apprens-moi quel sujet t'ameine ici?

*Le premier Paysan.*

Oh, très volontiers; eh, que ne parlez vous? Or donc, je venions vous dire que comme j'allions mon Compere & moi... tout en dandinant, j'ons vûs... *en pleurant*: Ah, le cœur me saigne quand j'y pense, & je suis si attendri que je ne faurois achever.

*Le Cadis.*

Tu acheveras pendard, ou je vais te faire assommer: hola quelqu'un.

*Le premier Paysan.*

Eh, là là, Seigneur, puisque vous ne voulez pas seulement me donner le tems de reprendre mon vent, je vous dirai pour vous le faire court, & sans aucun preambule, que... tenez je gage avec tout vôtre esprit, que vous ne sauriez deviner ce que c'est que j'ons vû.

*Le Cadis le prenant à la gorge.*

Bourreau que tu es, tu veux donc me faire enrager tout vif?

52 *Les mille & un quart-d'heure,*

*Le premier Paysan.*

Haye haye ; & bien lâchez moi,  
Seigneur, & je vous dirai aussi-tôt  
que je venons de voir tuer un hom-  
me.

*Le Cadis.*

Ah, je respire, bon tant mieux,  
voilà de quoi payer mon souper ?

*Le second Paysan.*

Ah, Seigneur, le mal que j'y  
trouve, c'est que le mort étoit mon  
Gendre, parce qu'il avoit épousé ma  
Fille, & il ne pouvoit rien m'arriver  
de pis.

*Le Cadis.*

Tant mieux, vous dis-je, voilà  
une très-bonne affaire.

Dans le moment arrivoit un Archer  
du Lieutenant du Cadis.

*L'Archer.*

Seigneur, nous venons d'arrêter un  
assassin hors des portes de Candahar ?

*Le Cadis.*

Vîte vîte, ma Robe & mon  
Turban : *aux Paysans*, avez vous  
des Témoins ?

*Le*



*Contes Tartares.* 53

*Le premier Payfan.*

Oh que oui, laissez nous faire,  
j'en avons de reste.

*Le Cadis.*

Cela étant, je vais dans le moment  
même me transporter sur les lieux;  
mais il faut auparavant savoir quel est  
la condition du criminel?

*L'Archer.*

C'est,

*Le Cadis.*

Et bien,

*L'Archer.*

Seigneur, c'est un garçon du Vil-  
lage le plus prochain.

*Le Cadis.*

Un garçon de Village? Me voilà  
bien chanceux: est ce à des coquins  
comme cela à tuer? Ah je suis au  
désespoir: il n'y a pas là de l'eau à  
boire pour moi; à ses Valets, tenez  
vous autres, reprenez ma Robe &  
mon Turban.

*Le premier Payfan.*

Mais morgué partons donc, pen-  
dant que je sommes ici à lantiponer,  
le criminel se sauvera peut-être?

*Le Cadis.*

Et bien, sauve qui peut, il n'y a  
rien

54 *Les mille & un quart-d'heure*,  
rien de si naturel que cela, aussi-bien  
ma foi le jeu ne vaudroit pas la  
chandelle.

*Le second Paysan.*

Mais si.

*Le Cadis.*

Qu'on mette dehors ces importuns  
qui me rompent la tête.

---

*Le Lieutenant du Cadis.*

Seigneur, bonne nouvelle, un  
homme vient d'être assassiné.

*Le Cadis.*

Je le fai.

*Le Lieutenant.*

Et bien, vous n'y courez pas?

*Le Cadis.*

Nous avons du tems de reste,  
il sera jour demain?

*Le Lieutenant.*

Oùii, mais.

*Le Cadis.*

Qu'on ne m'en parle plus.

*Le Lieutenant.*

Seigneur, je suis surpris de vôtre  
indifférence, la bête a bon pied.

*Le*

*Le Cadis.*

Comment ?

*Le Lieutenant,*

Est ce que vous ignorez que l'assassin conduisoit des Moutons au marché ?

*Le Cadis.*

Des Moutons ?

*Le Lieutenant.*

Où vraiment.

*Le Cadis.*

Et bien, qu'en as tu fait ?

*Le Lieutenant.*

Belle demande ? J'ai tout mis d'abord en prison, à *demi bas* : un Novice auroit fait garder exactement le coupable, mais moi instruit par votre exemple, je lui ai donné les moyens de se sauver, & j'ai retenu les moutons.

*Le Cadis.*

Vîte ma Robe, mon Turban, que l'on bride ma Mule ; *au Lieutenant*, va tu seras un jour un Juge d'importance ; *aux Payssans*, & vous bêtes que vous êtes, que ne me disiez vous d'abord, que l'assassin avoit des Moutons ?

56 *Les mille & un quart d'heure,*

*Le premier Paysan.*

Par ma figue, je ne pensions pas qu'il en fût plus criminel, pour avoir des moutons.

*Le Cadis.*

Si fait si fait: un homme assassiné, & des moutons! il suffit, rien ne peut m'émouvoir, & je veux faire un exemple... des moutons!

*Le premier Paysan.*

Oùï, Seigneur, il mérite la mort; mais pour les moutons, ils ne sont pas coupables, &, *en pleurant*, je vous demandons grace pour eux.

*Le Cadis.*

Non non, point de quartier, il faut que Justice soit faite, j'entre dans ce Cabinet avec mon Lieutenant, attendez moi un moment ici.

*Le second Paysan.*

Parqué vla qu'est drôle, c'est l'entendre ça, drès qu'on a des moutons le proces est tout fait; c'est autant de pendu.

*e premier Paysan.*

Eh margué Compere, pendant que la fortune nous rit, & que le Cadis est dans son himeur massacrante, vengeons nous de nôtre voisin  
Kaleb

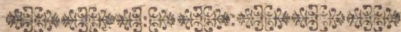
Kaleb qui nous fait toujours queuque niche.

*Le premier Paysan.*

Le matois à plus de cent cinquante moutons, vla une belle occasion pour nous défaire de ly, ou tout au moins pour ly faire bailler la bastonnade.

*Le second Paysan.*

Alle est bonne, oüi ma foi baillons ly la poussée; il fera bien heureux d'en être quitte pour des coups de bâtons, & je rirons bien ensuite à ses dépens.



Voilà, mes chers Freres, continua le Calender, un échantillon de ma Piece: J'introduisois ensuite le jeune Perse, qui pour de l'argent tiroit de l'avare Cadis une consultation si contraire au mariage qu'il méritoit avec le vieux Muzulman; mais je ne vous récit'rai point cette Scene, quoi qu'elle soit assez originale; il vous doit suffire que je vous aye fait voir de quoi je suis capable. Je reviens à mon histoire. Ah, permettez auparavant, lui dit Faruk, que je

58 *Les mille & un quart-d'heure,*

vous assure que je n'ai rien vû de plus joli que les scenes que vous venez de nous donner... Vôte loüange est bien moderée, reprit le Calender Auteur: ma piece d'un bout à l'autre est excellente, enchantée; & tous nos meilleurs Auteurs Comiques n'ont rien fait de plus parfait & de plus naturel: tout Schiraz sût me rendre cette justice; mais le Cadis de cette Ville auquel je n'avois jamais pensé en faisant ma Comedie, en jugea autrement: il crût s'y voir peint d'après nature, & entrant dans une colere épouvantable contre les Comediens & contre l'Auteur, il nous chassa tous de Schiraz, & nous défendit sous peine de la vie d'y jamais représenter aucune Piece de Théâtre. Je passerai legerement sur quelques coups de bâton que je reçûs par ordre du Cadis au nom de nôtre Troupe. Mes Camarades n'entrèrent point en part avec moi sur cet article; c'étoit un précipt que j'eus en qualité d'Auteur satirique; les autres profits furent également partagez entre nous. Je leur proposai de nous aller établir dans quelqu'autre Ville, où les Cadis eussent

cussent l'esprit mieux fait; mais ils me traiterent avec tant d'aigreur, quelque excuse que je leur fisse, que je résolus de renoncer au métier, & de reprendre celui que je faisois avant que d'être Comedien.

Je retournai donc chez ma Mere qui me reçût à bras ouverts: J'avois amassé de l'argent pendant près d'un an que j'avois joiué la Comedie.



## L X V I.

## QUART-D'HEURE.

J'Employai une partie de cet argent à faire emplette de bestiaux, & résolu de me donner mes aises, je ne voulus plus aller à pied vendre mon beure & mon fromage. Pour cet effet j'achetai à Schiraz un petit Mulet qui me coûta trente sequins d'or: Je m'en retournois tranquillement dessus ma nouvelle monture, chassant devant moi un méchant cheval borgne qui portoit ordinaire-

60 *Les mille & un quart d'heure,*  
ment nôtre beure au marché, lorsqu'à un quart de lieuë de la Ville je rencontraï un homme qui me demanda si je venois de Schiraz. Vous voyez bien, lui dis-je, que j'en fors. Vous venez sans doute, repliqua-t-il, de faire quelque emplette au marché: j'y ai acheté ce mulet, lui répondis-je: Quel mulet? Eh parbleu, celui sur lequel je suis monté; parlez-vous serieusement? Très serieusement, il me coûte trente sequins d'or: cet homme se prit alors à rire de toute sa force; il est bon là, poursuivit-il, celui qui a vendu cette bête n'est pas niais, de livrer un Ane pour un Mulet: il continua ensuite son chemin vers Schiraz en faisant de grand éclats de rire.

J'eus pitié de cet homme, & je le regardois comme un fou, lorsqu'une demi lieuë plus loin, un autre me fit à peu près la même demande, je lui répondis comme j'avois fait au premier; mais quand je lui eus dit que j'avois acheté ce Mulet; me prenez-vous pour un sot, me repliqua-t-il, & prétendez-vous me faire croire qu'un Ane est un Mulet?  
Je



Je voulois lui soutenir qu'il étoit dans l'erreur, mais se mettant en colere, & m'injuriant, il passa son chemin, & me laissa fort étonné.

Je commençai tout de bon à croire qu'on pouvoit bien m'avoir trompé. Je descendis de dessus ma monture: Je l'examinai d'un bout à l'autre, je trouvai, selon moi, que c'étoit un mulet; mais me défiant de moi même, & ne voulant pas tout-à-fait m'en rapporter à mes yeux, je me promis de faire décider la question par le premier que je rencontrerois dans mon chemin; & je jurai que s'il jugeoit en faveur de l'Ane, je lui en ferois présent sur le champ.

Je n'eus pas fait trois cent pas, que je vis venir une espece de Villageois: Frere, lui dis-je, éclairci-moi d'un doute où je suis, apprens-moi, je te prie, sur quelle bête je suis monté. Voila une plaisante demande, me répondit-il, ne le fais tu pas mieux que moi? Que je le sache où non, repliquai je, oblige moi de me le dire. Eh bien, reprit le Villageois, il n'est pas difficile de connoître que c'est un Ane. Je restai

62 *Les mille & un quart-d'heure,*  
confus de cette réponse: Je descendis de dessus l'animal que j'avois acheté pour un mulet; & je priai mon Villageois de l'accepter en pur don. Le drôle ne se le fit pas dire deux fois: Il me remercia, ne fit qu'un saut sur ma bête, lui donna deux coups de talons, & s'éloigna comme un éclair.

J'arrivai à pied & tout triste au logis, ma Mere qui s'aperçût de mon chagrin m'en demanda le sujet: Je le lui racontai. Elle ne pût se tenir d'en rire: Innocent que tu es, me dit-elle, ne vois tu pas bien que ce sont trois fripons déguisez, qui se sont partagez sur le chemin de Schiraz, & se sont donné le mot pour r'attraper ton mulet; il faut que tu sois d'une grande simplicité pour avoir donné dans un piège si grossier. La raillerie de ma Mere me piqua au vif: Je compris en ce moment que je m'étois laissé duper, & résolu de me venger de mes fripons à la premiere occasion, je retournai au marché le sur-lendemain. Je les y reconnus, quoi qu'ils eussent changé d'habits; & comme il me parut qu'ils

qu'ils n'étoient pas des plus fins, par deux ou trois tours de leur métier dont je fus témoin, je remis ma vengeance à un autre fois.

Après avoir bien pris mes mesures, & communiqué mon dessein à ma Mere, je mis une paire de paniers vuides sur le dos d'une chevre noire & blanche que j'avois achetée d'un de mes voisins, & je m'en allai au marché de Schiraz avec elle. Je n'y fus pas plutôt arrivé que mes trois filoux m'apperçurent de loin & m'entourerent, croyant bien tôt trouver leur dupe. Je feignis de ne les pas voir, j'achetai un gigot de mouton, un dindon, & trois poulets; & les mettant dans les paniers de ma chevre, Mignonne, lui dis-je assez haut, pour être entendu d'eux, va t'en au logis, dis à ma Cuisiniere qu'elle accommode ce gigot au ris, qu'elle mette ce dindon à la daube, qu'elle me fasse une fricassée de ces poulets, qu'elle n'oublie pas sur tout, de faire une excellente tarte pour le dessert; & qu'elle mette huit bouteilles de vin rafraîchir: Je donnai alors un coup de houssine à la chevre

64 *Les mille & un quart-d'heure,*  
chevre qui s'éloigna de moi en bon  
distant.



LXVII.

## QUART - D'HEURE.

**L**Es trois Compagnons furent  
aussi surpris qu'on puisse l'être.  
Et croyez-vous, Frere, me dit l'un  
d'eux, que cette bête exécute ainsi  
vos ordres? Sans doute, repliquai-je,  
ce n'est pas ici une chevre du com-  
mun; elle fait mes intentions; & je  
suis sur qu'elle n'y manquera pas  
d'une syllabe. Ils se prirent à rire: il  
n'y a pas à plaisanter, leur dis-je sé-  
rieusement, si vous en doutez, venez  
dîner avec moi tous trois, vous con-  
noîtrez bien si je vous en impose. Les  
fifoux me prirent au mot; curieux de  
voir une chose si extraordinaire, ils ne  
me quitterent pas d'un moment.  
Nous fimes plusieurs tours dans le  
marché, j'y fis quelques legeres em-  
plettes, ensuite nous primes ensemble

à pied le chemin de chez moi. Je n'y fûs pas plutôt arrivé, que parlant à ma Mere, pour mieux les tromper, comme si elle eut été ma Cuisiniere, Et bien, lui demandai-je, la chevre est elle arrivée? Il ya longtemps. me dit elle, qu'elle est de retour, elle broute les choux du Jardin, & vôtre diné seroit déjà prêt si ceux que vous avez prié n'avoient pas envoyé dire qu'il leur est surveuu des affaires, qui les empêcheront d'être des vôtres pour aujourd'hui: cependant le gigot est presque cuit; il ne faut pas plus d'une demie heure pour achever la daube; la fricassée de poulets est toute prête, la tarte est dans le four, & les bouteilles que vous avez ordonné sont dans la neige. Cela est fort bien, lui répondis-je: Voilà trois Messieurs qui me consolent du défaut de parole de mes conviez; vous servirez vôtre diné quand il vous plaira.

Mes Hôtes resterent dans un étonnement sans pareil de la réponse de ma Mere; ils entrerent dans le Jardin; & reconnoissant la chevre avec ses paniers, aux marques qu'elle avoit sur

66 *Les mille & un quart-d'heure,*

sur le corps & qu'ils avoient bien examiné, ils résolurent de l'avoir à quelque prix que ce fut.

L'on servit bien-tôt après le dîner: Je fis boire copieusement mes Filoux qui ne se désoient de rien; & sur la fin du repas l'un d'eux m'ayant demandé, si je ne voudrois pas bien leur vendre ma chevre. Je ne parus pas autrement m'en éloigner, pourvu que j'en trouvasse un prix raisonnable. Ils proposèrent d'abord de m'en donner vingt pieces d'or: Je rejettai ces offres bien loin. Enfin, mes chers Freres, je jouïai si bien mon personnage, que je tirai d'eux tout l'argent qu'ils avoient, & qui se montoit à soixante & quelques sequins.

Nous bûmes tout de nouveau le vin du marché, & mes Compagnons demi ivres me quitterent enfin sur le soir, bien contents de l'achat de leur chevre. Ils voulurent dès le lendemain matin éprouver, si elle leur seroit aussi obéissante qu'elle me l'avoit été la veille.

Ils la chargerent comme j'avois fait, lui donnerent leurs ordres; elle partit, mais ils l'attendirent inutilement,

ment, elle ne retourna point chezeux!

Il faut ici, mes chers Freres, vous développer ce mystere. Un de nos proches voisins avoit deux Chevres blanches tachetées de noir, mais si semblables l'une à l'autre qu'il étoit impossible d'en faire la difference. Je les lui avois achetées, dans le dessein de me venger de mes fripons: J'avois fait part de mes intentions à ma Mere; je lui avois donné mes ordres pour le dîner, s'il m'est permis de parler ainsi; & après avoir attaché l'une des chevres dans mon Jardin j'avois conduit l'autre au marché, où j'avois fait emplette de viandes toutes pareilles à celles que j'avois fait préparer chez moi. j'en avois chargé ma chevre, & après lui avoir recommandé de tout porter au logis, je l'avois abandonnée à quiconque avoit voulu s'en emparer, & je ne sai entre les mains de qui elle étoit tombée. Mes ordres furent si bien suivis, ma Mere joüa si naturellement son rôle, & l'autre chevre que mes filoux trouverent dans mon Jardin, étoit si semblable à celle qu'ils avoient vûe à Schiraz, qu'ils crurent bonnement qu'il y avoit quel-

quelque chose de surnaturel dans cette bête, & qu'ils l'acheterent bien cher, comme je vous l'ai déjà dit; mais elle eût le même sort que sa jumelle: quelqu'un sans doute s'en accommoda, & de tous les vivres qu'ils avoient mis dans ses paniers.

Je ne doutois point quand, ils se veroient trompez, qu'ils ne vinssent chez moi me redemander leur argent; je les attendois de pied ferme sans appréhender. Ils heurterent à ma porte avec menace: J'ouvris moi-même, & leur demandant avec douceur la cause de leur colere, j'appris d'eux qu'elle provenoit de la perte de leur chevre. Ne l'aviez-vous pas ce matin, dis-je, étrillée de la main gauche, comme je vous le fis dire hier par ma Cuisiniere? Elle courut après vous pour vous instruire de cette condition essentielle, que le vin que nous avons bû m'avoit fait oublier de vous apprendre en concluant nôtre marché. Quelle Cuisiniere? repliquerent-ils; nous n'avons vû personne de chez-vous, & nous n'avons eû garde d'étriller la chevre de la main gauche, puisque nous n'étions pas informez de cette cérémonie. J'appellai en ce moment  
ma



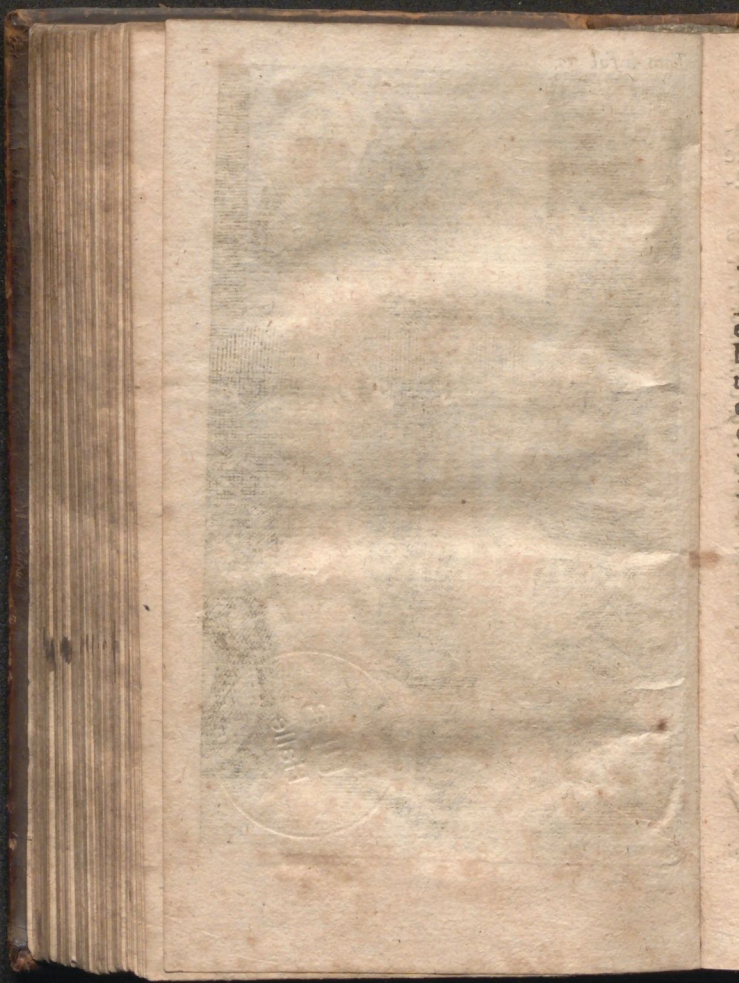
ma Mere qui arriva en tremblant voyant la colere où je feignois être. Pourquoy malheureuse, m'écriai-je, n'as-tu pas dit hier à ces Messieurs, comme je te l'avois si précisément ordonné, qu'ils ne manquaissent pas d'étriller leur chevre de la main gauche, ainsi que je le faisois tous les matins. Mon cher Maître, me dit elle; en se jettant à mes genoux, j'ai bien eu intention de le faire, mais il n'a pas été en mon pouvoir d'en venir à bout; j'ai couru long-tems après eux, je n'ai jamais pû les atteindre. Ah coquine, repliquai-je, voilà de vos tours ordinaires, vous vous êtes sans doute amusée avec quelque voisine, & vous me ruinez par vôtre négligence; mais je jure par Mahomet que vous ne la porterez pas loin. Alors la saisissant par les cheveux, je tirai un poignard que j'avois à la ceinture, & je lui en portai un si furieux coup dans le ventre, que je la jettai à la renverse. Elle fut dans un moment toute en sang, & mes trois filoux se trouverent si étonnez, que je vis l'heure qu'ils s'alloient sauver. Seigneurs, leur dis-je, cette friponne ne mé-

70 *Les mille & un quart-d'heure*,  
méritoit pas moins qu'un tel châti-  
ment. Au reste que la mort ne vous  
effraye pas, je suis le maître de lui  
rendre la vie dans le moment même;  
mais comme elle n'en vaut pas la  
peine, obligez moi de m'aider à l'en-  
terrer dans mon Jardin.

Les trois Compagnons se regarde-  
rent l'un l'autre quelque tems sans  
parler; mais l'un d'eux rompant le  
silence, quoi, me dit-il, il est en vôtre  
pouvoir de faire revivre cette pauvre  
femme? Sans doute, repris je. Eh de  
grace, faite ce miracle devant nous,  
& nous vous quitterons de la chevel.  
J'hésitai de leur donner cette satisfac-  
tion, ils m'en presserent. On ne peut  
refuser de si honnêtes gens, continu-  
ai-je; alors ouvrant une cassette, j'en  
tirai un petit cors de chasse, & j'en  
jouai deux ou trois airs fort gais aux  
oreilles de la défunte.







## LXVIII.

## QUART-D'HEURE.

**M**A mere parut peu à peu s'animer à mesure que je jouïois; en fin elle se leva sur son séant au bout d'un quart d'heure, sans paroître aucunement incommodée du coup de poignard, & laissa mes filoux si étonnez de cette merveille, & si envieus de mon cors qu'ils rêvoient déjà entr'eux aux moyens de me le dérober: Ils s'informerent de qui je tenois un instrument si miraculeux, je leur répondis que je l'avois acheté cent quatre sequins d'un Etranger, & qu'il m'avoit dit en me le vendant qu'il perdrait sa vertu si on me l'enlevoit de force, mais qu'il auroit toujours le même effet en le cédant à un autre, pourvu que j'en reçusse huit sequins au par dessus de ce qu'il m'auroit coûté, parce qu'en passant ainsi de main en main, il étoit essentiel qu'il augmentât de huit sequins, qu'originai-  
rement

72 *Les mille & un quart-d'heure,*  
rement il n'en avoit pas coûté da-  
vantage, & qu'en comptant sur ce  
pied, j'étois le treizième à qui il al-  
loit appartenir.

Mes voleurs furent bien camus  
à cette nouvelle, ils mouroient d'en-  
vie d'avoir le cors, mais ils n'au-  
roient pas voulu l'acheter si cher;  
cependant ils se résolurent d'y mettre  
l'argent, & me prièrent avec tant  
d'instance de le leur céder pour les  
cent douze sequins, qu'après plusieurs  
difficultez, j'en reçûs cette somme.  
Ils s'en retournerent sur le champ  
chez eux; & comme ils demeu-  
roient tous trois ensemble, ils firent  
venir leurs Femmes, se mirent à ta-  
ble, & y passerent le reste de la jour-  
née. Vers la nuit & sur la fin du repas  
qu'ils étoient échauffez de vin, ils réso-  
lurent d'éprouver la vertu de leur cors,  
& chercherent pour cet effet querelle  
à leurs Femmes; mais quelques soueffits  
donnez avec assez de vigueur les ani-  
mant contre leurs Maris, il n'y eut au-  
cun défaut qu'elles ne leur reprochassent,  
& les menacerent même d'avertir  
le Cadis de la conduite qu'ils te-  
noient. C'étoit justement ce que les  
drôles



drôles attendoient. A ces menaces ils feignirent d'entrer dans une fureur extrême, & jôiant chacun du couteau, en même tems, ils égorgerent leurs Femmes, qui au fond ne valoient guère mieux qu'eux. Elles ne furent pas plutôt étenduës sur le carreau, qu'ils voulurent faire l'operation merveilleuse du cors, ils eurent beau en sonner l'un après l'autre aux oreilles de ces miserables, elles n'en remuèrent pas davantage pour cela. Ils resonnerent tout de plus belle, mais voyant que c'étoit sans aucun effet, ils virent bien en ce moment qu'ils s'étoient jôiez à plus fin qu'eux, & conçurent, comme il étoit vrai, qu'il falloit que je n'eussè percé à ma Cuisiniere qu'une vessie pleine de sang. Les voilà enragez, non-seulement d'être ma dupe, mais encore d'avoir tué leurs Femmes, & de ne savoir qu'en faire; ils déliberoient sur la maniere dont ils s'en débarasseroient, & sur les moyens de se venger de moi, lorsque le Lieutenant du Cadis, qui avec quelques Azzas passoit par leur ruë, & avoit entendu sonner du cors, frapa à leur porte pour savoir, d'où

*Vol. IV.*

D

pro-

74 *Les mille & un quart d'heure,*  
provenoit ce bruit qui interrompoit le  
sommeil des voisins.

Les trois filoux se crurent perdus,  
ils furent si effrayez que loin d'ou-  
vrir, ils chercherent à se sauver,  
mais le Lieutenant du Cadis ayant  
fait enfoncer la porte, & voyant ces  
trois corps baignez dans leur sang, il  
fit saisir les coupables, & ordonna  
à ses Archers de les conduire en  
prison. Ils avoient bonne intention  
d'exécuter ses ordres; mais je ne sai  
comment l'un des trois leur échapa:  
les deux autres représenterent vaine-  
ment au Cadis qu'ils avoient été  
trompez, & qu'ils n'avoient pas cru  
que leurs Femmes en dussent mourir  
tout-à-fait. Il écouâta l'histoire du  
cors comme une fable, & j'eus le  
plaisir le lendemain de voir mes filoux  
pendus devant leur porte.

Quelque content que je fusse de  
ma vengeance, la fuite du troisiéme  
m'inquiétoit; j'appréhendai qu'il ne  
me joüa quelque mauvais tour: Je  
me tins sur mes gardes pendant un  
assez long-tems; mais enfin, malgré  
mes précautions, je ne pus éviter de  
tomber entre ses mains.

Un



Un soir assez tard que je revenois de Schiraz, je fus malheureusement rencontré par ce maître coquin: il étoit si bien déguisé, que je ne pouvois le reconnoître; mais il n'en fut pas de même à mon égard, il ne m'eut pas plutôt apperçû, que me saisissant au collet, aidé de trois scélérats comme lui, ils me jetterent dans un grand sac que l'un d'eux portoit sur son bras, le lierent avec de bonnes cordes, & me chargerent sur leurs épaules, dans l'intention, à ce que j'entendis, de m'aller jeter dans la riviere de Baudemir. \* Je comptois bien, mes chers freres, que c'étoit-là le dernier moment de ma vie, & je me repentois fort d'avoir voulu me venger de la perte de mon mulet, lorsque mes fripons ayant entendu le bruit de quelques Cavaliers, ne se crurent pas en sureté, ils me jetterent dans un trou qui n'étoit pas bien éloigné du chemin, me défendirent de pousser la moindre plainte, & s'éloignerent dans le dessein de venir me reprendre bien-tôt. Je me recommandoïs

D 2

à

\* Cette riviere passe auprès de Schiraz.

76 *Les mille & un quart-d'heure,*  
à nôtre grand Prophète de bon  
cœur ; mais je n'avois pas tant  
d'esperance, en lui seul, que malgré  
l'ordre de ces coquins, je n'invocasse  
encore l'aide des passans.

Un Boucher qui chassoit devant  
lui une trentaine de moutons, passa  
heureusement par cet endroit.



L X I X.

## QUART-D'HEURE.

**M**Es cris attirerent le Boucher  
au lieu où j'étois ; il me deman-  
da ce que je faisois dans ce sac,  
& pourquoy je me lamentois ainsi ?  
Helas, repris-je tristement, je crois  
qu'on me va noyer, parce que je  
ne veux pas épouser la fille du  
Cadis : la fille du Cadis ? Eh pour-  
quoy, bête que tu es, me dit-il, fais  
tu difficulté de l'accepter pour ta  
femme, elle passe pour être une des  
plus belles filles de Schiraz. Une  
petite délicatesse m'en empêche, lui  
ré-

répondis-je; elle est grosse, ce n'est point de mon fait; & le Cadis qui veut mettre son honneur à couvert, prétend que je répare une faute que je n'ai point commise; mais j'aime cent fois mieux mourir que de recevoir un tel affront. La peste soit du buffe, reprit le Boucher, je ne me ferois pas, moi tirer l'oreille pour cela; je voudrois être à ta place, j'épouserois bien vite. La chose est fort aisée, lui dis-je, tu n'as qu'à te mettre dans ce sac. Oh volontiers, Monsieur le sot, repliqua le Boucher, je vous donne encore mes moutons par dessus le marché; mais quand j'y songe, le Cadis voudra-t-il bien consentir à cet échange? Il ne cherche qu'un gendre, lui répondis-je, il avoit ordonné à ses Esclaves d'arrêter le premier passant, & de s'informier s'il étoit marié, parce que le Galant de sa fille étant mort depuis peu de jours, il ne savoit comment réparer son honneur: le sot est tombé sur moi, l'on m'a conduit devant lui, mais le gros ventre de sa fille m'a tout d'un coup dégoûté du mariage. A peine m'a-t-il envisagé

78 *Les mille & un quart-d'heure,*  
seulement, & dans sa colere, il a  
ordonné qu'on m'alla jeter dans la  
riviere à moins que je ne changeasse  
de sentiment: Si cela est, frere, je  
troque volontiers de condition avec  
toi, me dit-il; alors il délia le sac, &  
se mit à ma place. Je le liai à mon  
tour, & chassant ses moutons de-  
vant moi, je repris le chemin de  
mon Village.

Au bout environ d'une demie-heu-  
re, mon Voleur revint avec ses Ca-  
marades pour reprendre le sac. Le  
Boucher qui étoit dedans eut beau  
leur crier: Eh, Messieurs, me-  
nez-moi au Cadis; j'ai changé de sen-  
timent, j'épouserai sa fille si grosse  
qu'elle soit: ils crurent que la frayeur  
me faisoit dire ces folies, & sans lui  
répondre, ils l'allerent jeter dans la  
riviere de Baudemir où il finit ses jours.  
J'en ai regret quand j'y pense; mais  
au bout du compte, j'aime encore  
mieux qu'il y soit que moi. Les Vo-  
leurs ensuite résolus de piller ma mai-  
son, tournerent leur pas vers nôtre  
Village; ils y arriverent dans le mo-  
ment que je frapinois à ma porte; &  
ma présence leur causa une si grande  
fra-

frayeur, qu'ils penserent tomber à la renverse : Oh ciel, s'écrierent-ils, quel prodige est-ce ici? comment n'es-tu pas noyé, d'où viens-tu, & où as-tu pris tant de moutons?

Franchement je ne m'attendois pas à voir si-tôt ces scélerats : Je fus d'abord interdit, mais payant tout d'un coup de présence d'esprit, Allez, leur dis-je, vous n'êtes que des ânes, si vous m'aviez jetté seulement quatre brasses plus loin dans la rivière, au lieu d'une trentaine de Moutons que j'ai, j'en aurois ramené plus de trois cent. Qu'est-ce que cela signifie? C'est répondis-je, qu'il y a un Génie bien-faisant sous les eaux en cet endroit, qui m'a reçu fort gracieusement, qui m'a fait présent de ces moutons, qui m'a rapporté ici avec eux, & qui m'a assuré que si j'étois tombé dans l'eau un peu plus avant, j'en aurois rapporté huit fois davantage.

Les Voleurs furent bien surpris à cette nouvelle; ils parlerent bas entr'eux pendant quelque tems, & l'un d'eux ensuite élevant sa voix, il y a sans doute quelque mystere la des-

80 *Les mille & un quart-d'heure,*  
sous, dit-il à ses Compagnons; car  
enfin nous sommes surs d'avoir jetté  
ce jeune homme dans la riviere; il  
n'avoit aucuns moutons; nous n'a-  
vons eû que le tems de venir jusqu'i-  
ci; il s'y retrouve encore avant nous  
avec trente moutons, & ses habits  
ne paroissent pas seulement avoir été  
mouillez; pour moi je crois que la  
chose mérite bien que nous jugions  
de cette merveille par nous-mêmes.  
Alors se tournant vers moi, n'as tu  
pas ici quelques sacs, continuât-il?  
J'en ai je croi, lui répondis-je, une  
demi-douzaine, c'est trop de deux,  
repliqua-t-il; serre tes moutons,  
prends tes quatre sacs, & viens avec  
nous. Je leur obéis de bon cœur:  
Ils me menerent jusqu'à l'endroit où  
ils croyoient m'avoir porté dans la  
riviere; ils allerent même chercher  
un petit bateau afin que je les pusse  
jeter plus avant: ils entrerent chacun  
dans leur sac, dont je liai fortement  
l'ouverture, & se laisserent précipiter  
dans le Baudemir pour aller pêcher  
des Moutons. Depuis ce moment,  
mes chers Freres, je n'ai point eû  
de leurs nouvelles.

Je



Je m'en retournai en suite tranquillement chez moi, pleinement vengé de mes fripons: J'y fis bonne chere avec leur argent & les moutons du pauvre Boucher; mais ma fortune ne fût pas de longue durée: ma Mere mit un soir malheureusement pour nous le feu dans l'étable; il se communiqua en peu de tems, & fit un tel ravage qu'il brûla non seulement notre Maison, mais sept autres encore. Ma mere qui se voyoit par là réduite à la derniere misere, en mourut de chagrin: pour moi qui avois un talent, je résolus de chercher à en vivre. Je partis de Schiraz dans le dessein de joindre quelque troupe de Comediens qui courent les Villes de Perse: Je fis rencontre de ce vieux Calender; nous marchâmes quelques journées ensemble, sa conversation & son genre de vie me plurent; Je me suis fait Calender comme lui, & nous avons entrepris le voyage des Indes, où je ne desespere pas de reprendre le métier de Comedien, si je me trouve un jour las de porter cet habit.

Faruk, Seigneur, continua Ben-  
D s. Eri-

82 *Les mille & un quart-d'heure,*

Eridouïn avoit écouité, l'histoire du Jeune Calender avec un plaisir infini.... Je le crois bien, interrompit le Roi d'Astracan, il ne se peut rien de plus plaifant que les aventures des deux Calenders, & je ne doute point qu'elles n'ayent pû suspendre la douleur que ce Prince avoit de la perte de son Royaume, puisque moi qui ai plus de lieu d'être affligé qu'il ne l'étoit, je n'ai nullement songé à mes malheurs pendant un récit aussi comique: mais reviens, je te prie, à Faruk; cet infortuné Prince m'interesse tellement, que je brûle de savoir la suite de son histoire. Très-volontiers, Seigneur, répondit le fils d'Abubeker, il m'est aisé de satisfaire vôtre curiosité.

SUITE







## SUITE DE L'HISTOIRE

## DE FARUK.

**F**ARUK & les deux Calenders avoient déjà presque traversé toute la Perse, sans qu'il leur fût arrivé aucun accident digne d'être raconté à vôtre Majesté, lorsqu'un jour que pour éviter la brûlante ardeur du soleil, ils avoient quitté le chemin ordinaire, & s'étoient retirez dans un petit bois pour y prendre leurs repas, ils entendirent les plaintes d'une personne que l'on maltraitoit, ils y coururent d'abord; mais ils arriverent trop tard, pour secourir un malheureux voyageur que quatre assassins venoient de poignarder. Comme ces scélérats étoient bien armez, ils ne s'enfuirent pas à la vûe des Calenders, au contraire, ils dépoüillèrent celui qu'ils venoient de tuër, & l'un d'eux opina qu'il le falloit couper par morceaux. Faruk eut horreur de cette inhumaine

84 *Les mille & un quart-d'heure,*

té: Eh, Seigneurs, leur dit-il humblement, ne devez-vous pas être contents d'avoir privé cet homme de la vie, sans vouloir encore exercer sur son corps une cruauté qui n'a point d'exemple; de grace ne poussez point vôtre fureur jusqu'à ce point.

L'un des assassins regarde fierement Faruk: Malheureux Calender, lui dit-il, qui te mêles de ce que tu n'as que faire, gardes tes remontrances pour d'autres que pour nous: Si tu as quelque amour pour la vie, éloigne toi seulement de ce lieu avec tes camarades; & crains en différant de m'obéir, que je ne t'envoie tenir compagnie à celui pour lequel ta pitié s'intéresse si mal-à-propos

Le Prince de Gur ne s'étonna pas du discours de cet homme; mais, Seigneur, continua-t-il, quelques soient les mouvemens de vôtre rage, si je vous proposois deux mille sequins pour la rançon de ce corps mort, n'aimeriez vous pas bien mieux les recevoir que de l'outrager ainsi? Sans doute, reprit le voleur: & bien jurez moi que vous m'abandonnerez le corps mort, & je vous les fais toucher  
dans

dans un moment. Ah je le jure, poursuit cet homme, que le Scorpion de Kachan \* nous puisse tous quatre piquer à la main, si nous ne te tenons parole: livre nous les deux mille sequins, ce corps est à ta disposition. Faruk alors, Seigneur, tirant de son sein la seule bague qui lui restoit, & qui valoit beaucoup plus qu'il ne leur avoit promis, la leur donna sans aucun regret; & ces malheureux lui abandonnerent de bon cœur le corps de celui qu'ils venoient d'assassiner, & se retirerent.

Les deux Calenders furent extrêmement étonnez de l'action de Faruk, & ne purent s'empêcher d'admirer sa générosité ou sa folie; car ils lui donnoient plutôt ce dernier nom que le premier.

\* Kachan est une Ville de Perse où il y a des Scorpions si dangereux qu'ils ont donné lieu à ce proverbe, parce qu'il est presque impossible de guérir de leurs piquures.

## QUART-D'HEURE.

**Q**uelle est donc vôtre intention ,  
lui dirent-ils ? cette seule bague  
vous reste de tous vos biens ; c'est une  
ressource pour vous dans la dernière  
misère , & vous la donnez pour ra-  
cheter un corps mort : se peut-il au  
monde rien de plus extravagant ? car  
enfin , que prétendez-vous faire de ce  
corps ? Je veux , leur répondit Faruk ,  
lui donner la sépulture dans cet en-  
droit : Les bonnes œuvres ne sont  
jamais perduës ; & vous m'avez dit  
vous-mêmes , que dans le genre de  
vie que j'embrassois , cette bague  
m'étoit absolument inutile ; pourquoi  
voulez vous donc pour une pierre  
qu'il a plû aux hommes de nommer  
précieuse , & qui ne sert que d'un or-  
nement superflu , que je manque l'oc-  
casion de m'acquitter d'un devoir ,  
aussi saint que celui de couvrir de terre  
un Muzulman , qui sera peut-être un  
jour

jour mon intercesseur auprès de Dieu?

C'est fort bien pensé, reprirent les Calenders; mais ne trouvez pas mauvais que nous vous laissions seul vous acquitter de ce pieux devoir: il est un peu dangereux d'enterrer ici un homme assassiné, & l'on pourroit interpreter fort mal une si bonne action. Nous allons vous attendre à la sortie de ce bois; & si vous tardez trop, nous vous retrouverons avant le coucher du soleil aux portes d'Ormus, dont nous ne sommes plus éloignez que d'une lieuë.

Les Calenders sortirent effectivement du bois, dans lequel Faruk avec un pieu travailla de toutes ses forces à faire une fosse pour mettre le corps mort. Il étoit encore dans cette occupation, quand la brigade du Cadis d'Ormus vint à passer par ce lieu. Comme l'on juge presque toujours dans la vie sur les apparences, on arrêta Faruk, présumant que c'étoit lui qui venoit d'assassiner celui qu'il vouloit enterrer. Il eut beau prendre le ciel à témoin de son innocence, on le lia à la queue d'un cheval, &

on

38 *Les mille & un quart-d'heure* ;  
on le conduisit ainsi à Ormus, où il  
fut jetté dans une obscure prison.

Les deux Calenders l'avoient vû  
passer en cet état : nous lui avions bien  
prédit son malheur, se dirent-ils, &  
il n'a que ce qu'il s'est attiré par son  
obstination, ils le suivirent de loin ;  
mais ayant peur d'être impliqués dans  
une affaire aussi délicate, ils n'osèrent  
hasarder de solliciter pour lui.

On laissa le Prince de Gur toute la  
nuit dans un affreux Cachot : on l'en  
tira le lendemain pour être présenté  
au Cadis : il en fût interrogé ; tout ce  
qu'il pût dire pour sa justification ne  
fût pas écouité. Il fût condamné à  
mort, & conduit sur le champ dans la  
grande place d'Ormus pour y être  
pendu.

Ce Monarque au pied de la potence  
écouta son arrêt sans s'émuvoir : O  
ciel, s'écria-t-il, après cette lecture,  
vous êtes juste : Faut-il que je sois  
puni d'une action, qui mérite recom-  
pense devant Dieu, & que les crimi-  
nels jouissent des fruits de leurs cri-  
mes ? Ah sages Calenders, vous aviez  
bien raison de me détourner de donner  
la sépulture à ce corps mort.

Com-

Comme le Prince achevoit ces paroles, il jeta par hazard la vûe sur la main du Cadis, qui avoit voulu être présent à cette exécution, & lui reconnoissant au doigt la bague dont il avoit fait présent aux assassins: Ah, Seigneur, lui dit-il, le grand Prophète qui s'interesse sans doute en ma faveur, ne veut pas qu'un innocent périsse, voilà à votre doigt la bague que j'ai donnée à ceux qui après avoir poignardé le Muzulman, vouloient encore exercer sur son corps une cruauté inouïe. Il vous est maintenant facile de trouver les coupables, & deux Calenders de mes camarades qui doivent être à présent dans Ormus les reconnoîtront aussi-bien que moi.

Le Cadis devint plus pâle que la mort à cette nouvelle; il fit surseoir le supplice du Prince de Gur: On le reconduisit chez lui.

QUART-D'HEURE.

**J**'Eus l'honneur de vous dire hier, Seigneur, reprit Ben-Eridoün, que le Cadis d'Ormus s'étoit trouvé bien surpris, quand Faruk l'assura qu'il avoit la bague; il avoit lieu de l'être, puisqu'il la tenoit de son propre Fils unique, qui la lui avoit vendue deux mille trois cent sequins; & que ce Fils avoit la réputation d'être fort débauché, & de fréquenter des scélerats. La première chose que fit ce Juge en rentrant chez lui, ce fût de faire chercher son Fils. Un Esclave lui dit, qu'il étoit à se réjouir avec dix ou douze de ses amis dans un Jardin hors de la Ville. Le Cadis s'y transporta sur-le champ, & les faisant tous arrêter, il les présenta à Faruk, pour voir s'il pourroit reconnoître parmi eux les meurtriers en question. Ce Prince les envisagea l'un après l'autre, & en remettant deux malgré leurs déguisemens, c'est à l'un de ces deux-ci,  
Sei-



Seigneur, dit-il au Cadis, en lui montrant son Fils, que j'ai donné ma bague pour l'empêcher d'outrager le cadavre; c'est lui & l'un de ces jeunes débauchez qui ont commis le meurtre, dont deux Calenders & moi avons été témoins; pour les autres complices de leur crime, je ne les trouve point dans la compagnie de ces gens ci, & pour peu que vous doutiez, Seigneur, de mes paroles, faites chercher dans Ormus mes deux Camarades, s'ils ne reconnoissent pas les coupables, je veux perdre la vie dans les tourmens les plus cruels. Il fût aisé de trouver les Calenders: on les conduisit dans le Jardin où étoit le Cadis; ils examinèrent les douze prisonniers, & ayant confirmé la déposition de Faruk, ils furent surpris, ainsi que le Prince, de voir le Cadis déchirer sa robe & son turban, & se jeter le ventre contre terre: Ah malheureux Pere, s'écria ce Juge, à qui l'accusation des Calenders ne pouvoit être suspecte, faut-il livrer ton Fils unique à un supplice infame? Non perfide, lui dit-il, je m'épargnerai l'ignominie, mais tu n'en mourras pas moins,

&



92 *Les mille & un quars-d'heure,*  
& je serai ton propre bourreau. Alors se jettant sur le sabre d'un des Archers, il en abbatit la tête à ce scélerat : & après avoir fait avoüer dans les tourmens aux onze autres prisonniers mille crimes affreux, il les fit mourir, en les précipitant d'une haute tour sur des crochets de fer ; & laissa dans Ormus un exemple terrible de sa justice.

Ce Juge integre & plein d'honneur, ne pouvoit penser sans frémir au jugement qu'il avoit rendu contre Faruk ; Ah ciel, s'deroit-il, sans cette bague j'allois donc donner la mort à un innocent ? Que nos lumieres sont bornées, & qu'il est aisé de se préoccuper dans la charge où je suis : C'en est fait, j'y renonce, & je vais desormais toute ma vie demander pardon à Dieu des fautes que j'y ai pû commettre par ignorance, par prévention, ou par défaut d'application. Alors s'adressant à Faruk, qui quand il avoit montré au Cadis celui à qui il avoit donné sa bague, ignoroit qu'il lui dût être si cher : Pieux Calender, lui dit-il, quittez cet habit, & prenez auprès de moi la place du scélerat que je viens de

de punir de tous ses crimes: Je vous donne tous mes biens, puisque vous en savez faire un si bon usage, acceptez-les, je vous en conjure, & faites que je n'emporte pas dans le tombeau ou je suis prêt à descendre, le déplaisir de me voir refusé par vous.

Faruk, Seigneur, attendri au discours de ce malheureux Pere, se jeta à ses pieds: Ma présence lui dit-il, généreux Cadis, vous rappelleroit sans cesse dans l'esprit la triste mort de votre Fils; permettez plutôt que j'éloigne de vos yeux un objet... Au contraire reprit ce Juge, elle en effacera un souvenir que la solitude où je veux vivre désormais, me rendroit toujours présent, ne m'abandonnez pas, je vous le repete encore, si vous avez quelque pitié d'un Pere infortuné. Le Cadis embrassoit tendrement Faruk, en lui faisant cette priere; & le Prince ne pouvant résister à ses larmes, lui accorda tout ce qu'il voulut.

Voilà donc le Roi de Gur adopté par le Cadis, & dans l'obligation de finir ses courses à Ormus. Il n'en fût pas de même des autres Calenders, quelque belle proposition que le Prince leur

94 *Les mille & un quart-d'heure,*

leur fit pour les y retenir, il n'en pût venir à bout; ils suivirent le dessein qu'ils avoient de passer aux Indes & à la Chine; & tout ce que Faruk en put obtenir, ce fut de leur faire accepter à chacun deux mille sequins d'or.

Le Prince de Gur, Seigneur, vivoit heureux & tranquille avec le Cadis, qui s'étoit déposé lui même, malgré les oppositions du Roi d'Ormus: il avoit pour lui toute la complaisance & la véritable tendresse d'un Fils, & ce bon homme se loüoit tous les jours d'avoir fait un si bon choix; mais il jouït peu du fruit de son adoption: il tomba dangereusement malade au bout de huit mois, & remit enfin son ame juste entre les mains de l'Ange de la mort.

Faruk en conçût une véritable & sincere affliction: Il examina ensuite à quoi pouvoit monter tout son bien, & trouvant qu'il étoit assez considerable, il en fit deux parts, en prit la moitié pour lui, & employa l'autre à faire bâtir une Mosquée, & un Caravanserail aux portes d'Ormus: Il y fit enterrer tout auprès son bienfaiteur; & lui dressant lui même un  
Epi-

Epitaphe magnifique, elle fut gravée sur une colomne de marbre au pied de son tombeau.

Le Prince de Gur après avoir rempli tous les pieux devoirs d'un bon Fils, s'ennuya bientôt de la vie oisive qu'il menoit à Ormus. Le souvenir de ce qu'il avoit été l'animoit sans cesse à faire quelques actions, qui pussent le remettre dans sa première grandeur. Pour en venir à bout, il résolut de vendre le reste des biens du Cadis, & d'armer un Vaisseau avec lequel il put rendre son nom illustre. Il exécuta ce dessein, & choisissant dans Ormus tout ce qu'il y avoit de plus braves gens, sa réputation fut en peu de tems si étendue sur la Mer d'Arabie & sur tout l'Océan Indien, que l'on n'y parloit que de son intrepidité & de ses Victoires.

Ce fût dans ce tems-là, Seigneur, que les Princesses de Teflis & de Borneo devinrent ses captives. Vous savez le reste de son histoire jusqu'au moment que Gulguli-Chemamé tomba dans la mer: En voici, Seigneur, la suite que j'ai tirée des Annales des Isles de Divandurou.

Fa-



96 *Les mille & un quart-d'heure,*

Faruk à son réveil fut dans une surprise extrême de ne plus trouver la Princesse dans le Vaisseau. On lui apprit l'accident de la nuit ; il en concût une douleur si violente, qu'il voulut vingt fois se priver de la vie. Tous ses gens s'opposèrent aux effets de son desespoir, & l'on vint enfin à bout d'en calmer la violence à force de bonnes raisons.

Dans le tems que le Prince commençoit à être un peu plus tranquille, il aperçut de loin deux Vaisseaux qui avoient le vent sur lui ; il ne balança pas à les attendre, & les ayant attaquez, son desespoir lui fit faire des actions de valeur si surprenantes, qu'il s'en rendit bien-tôt le maître. Il visita ces deux Vaisseaux, & ayant fait passer sur son bord les prisonniers qui lui parurent être de quelque conséquence, il fit mettre les autres à la chaîne, pour sa sureté seulement, & jusqu'à ce qu'il put arriver à quelque Port, où son intention étoit de leur donner la liberté.

LXXII.



## L X X I I.

## QUART-D'HEURE.

PARMI les prisonniers qui se trouverent sur le bord de Faruk, il y avoit deux jeunes gens de fort bonne mine, & très-proprement vêtus, dont les traits n'étoient pas tout à fait inconnus au Prince de Gur. Il chercha long-tems dans sa mémoire où il les avoit vûs, sans pouvoir s'en ressouvenir; & s'étant informé d'eux s'ils ne s'étoient pas rencontrés quelque part, l'un d'eux lui répondit qu'il ne croyoit pas avoir jamais eu cet honneur, & qu'il y avoit plus de trois ans qu'ils voyageoient dans la Chine & dans les Indes.

Faruk croyant s'être trompé se contenta de cette réponse; & après avoir passé le reste de la journée dans le repos, ( s'il en pouvoit goûter après la perte de la Princesse de Teflis, ) il se retira dans sa chambre, où accablé de lassitude, il se livra à un sommeil assez tranquille.

*Vol. IV.*

E

II



Il n'y avoit pas plus de deux heures qu'il dormoit, quand il fût réveillé en sursaut, par un rêve auquel il crût devoir faire attention. Celui à qui il avoit donné la sépulture auprès d'Ormus quelques années auparavant, s'apparut à lui. Vous aviez raison, Seigneur, lui dit ce spectre, de représenter au deux Calenders vos camarades, & qui voulurent vous empêcher de me couvrir de terre, qu'une bonne action n'étoit jamais sans récompense; voici le tems où je puis vous payer de vôtre piété: les deux hommes que vous ne pûtes hier remettre dans vôtre mémoire, sont mes assassins, j'entens ceux à qui la fuite fit éviter le supplice: ils vous ont bien reconnu malgré vôtre changement d'état, & craignant la juste punition de leur crime, ils ont déjà égorgé la sentinelle qui étoit à vôtre porte, & sont prêts à entrer ici pour vous poignarder.

Le Prince, qui comme je vous l'ai déjà dit, Seigneur, s'étoit éveillé à la fin de ce rêve, ne crut pas devoir négliger un avis si salutaire; il se leva, & entendant du bruit à la por-



porte de sa chambre qui étoit foiblement éclairée par une lampe, il prit son sabre, se plaça de manière à n'être point surpris ; & attendit l'évènement d'un songe si peu commun. Il n'y avoit qu'un moment qu'il étoit dans cette posture, quand on ouvrit tout doucement la porte, & qu'il vit entrer les deux scélerats armez chacun d'un poignard ; Il n'hésita pas à les mettre hors d'état de l'approcher, & ayant abbattu le bras à l'un d'eux d'un coup de sabre, & étourdi l'autre d'un revers de pommeau qu'il lui donna par le visage, il appella ses gens, leur fit saisir ces assassins, & après leur avoir reproché l'assassinat qu'ils avoient commis près d'Ormus, il les fit pendre sur le champ à un mât du vaisseau.

Faruk après avoir raconté à tout l'équipage le rêve qui lui avoit sauvé la vie, se retira dans sa chambre ; il se prosterna pour remercier le grand Prophète de l'avis salutaire qui lui avoit été envoyé, & s'étant ensuite recouché, il ne fût pas plutôt endormi, que le même homme lui apparut une seconde fois: Ce n'est pas assez,



lui dit ce fantôme d'avoir préservé  
tes jours contre l'attentat de ceux  
que tu viens de punir ; je ne pouvois  
pas moins faire pour toi , mais je  
veux encore que tu saches à qui tu  
as obligation de cet avis. On m'appel-  
loit Almaz : \*j'étois seul héritier  
de Zetabdin Roi des Isles de Divan-  
durou ; j'obtins il y a prés de six ans  
du Roi mon Pere la permission de  
voyager , & je partis moi quatrième  
seulement dans le dessein de voir la  
Perse & la Tartarie : Mes trois Com-  
pagnons moururent pendant le cours  
de ce voyage ; & je revenois seul ,  
& incognito à Ormus , dans le des-  
sein de m'y embarquer pour retourner  
à Divandurou , lorsque je fus massacré  
par le Fils du Cadis d'Ormus.

Mon Pere qui depuis mon départ  
n'a point eû de mes nouvelles , & qui  
attend mon retour avec impatience ,  
est depuis un mois au lit d'une mala-  
die dont il est écrit sur la Table de  
lumiere , qu'il ne guérira pas , & nôtre  
grand Prophète a obtenu de Dieu en  
ma faveur , que l'épée de l'Angé de  
la mort demeure enrouillée dans son  
fou-

\* Almaz en Arabe , signifie diamant.

foureau jusqu'à ce que tu sois arrivé à Divandurou, où tu épouseras la Princesse Gerun ma sœur: Prends cette route sans crainte, j'y annoncerai ton abord; & pour qu'on ne puisse s'y méprendre, je vais te sceller du seau des Prédestinez. Alors le Spectre ayant appuyé assez ferme un Cachet tout de feu sur le bras du Prince de Gur, il en ressentit dans le moment une si grande douleur, qu'il fit un cri perçant qui réveilla tout l'équipage; on courut à lui, il raconta ce second rêve; & le trouvant réel par la marque imprimée qu'il avoit au bras, & sur laquelle on lisoit distinctement le nom de Dieu & du grand Prophète; il ne balança pas un moment à prendre la route des Isles de Divandurou, où il aborda au bout de cinq semaines.

Les vents favorables l'avoient conduit dans le port à point nommé. Le Roi de ces Isles étoit très-mal, & la Princesse sa Fille qui ne le quittoit pas d'un moment, en étoit dans une affliction inconcevable; la mort prochaine de son Pere, la mettoit dans un état fort à plaindre de toutes ma-



102 *Les mille & un quart-d'heure*,  
nieres. Le Roi de Cananor \* dont le  
Ancêtres avoient eû autrefois quel-  
ques prétentions sur les Isles de Di-  
vandurou, n'attendoit que la mort de  
Zelabdin, pour faire une irruption dans  
son Royaume, & profiter de l'absence  
du Prince son fils; mais Faruk,  
Seigneur, changea bien la face des  
affaires.

Almaz s'étoit apparu au Roi son  
Pere pendant la nuit, qui précéda  
l'arrivée du Prince de Gur; il lui  
avoit appris sa mort violente, la pitié  
de Faruk, les ordres qu'il avoit reçu  
du Ciel de le marquer de son Seau,  
& de l'envoyer à Divandurou pour y  
épouser Gerun; & lui avoit ordonné  
de la part du grand Prophète de se pré-  
parer saintement à la mort.

Zelabdin étonné de ce rêve, le  
regardoit comme l'effet d'une fièvre  
brûlante; mais qu'elle fut sa douleur,  
quand Gerun qui couchoit à côté du  
lit de son Pere, se leva brusquement,  
jeta seulement une robe sur ses épau-  
les,

\* Le Royaume de Cananor est auprès  
de Malabar, & des Isles de Divandurou  
dans l'Inde: Tous les Peuples y sont  
Mahometans,

les, & courant au lit de Zelabdin : Ah ! Seigneur , lui dit-elle en fondant en larmes, mon frere sans doute ne vit plus ! Je viens de le voir tout sanglant ; il m'a appris qu'il avoit été assassiné par le Fils du Cadis d'Ormus ; qu'un jeune Prince caché sous l'habit de Calender lui avoit donné la sépulture ; que ce même Prince que nous reconnoîtrions au nom de Dieu, qu'il lui a gravé sur le bras, arrivoit ici dans le moment même pour s'opposer à l'injuste entreprise du Roi de Cancnor , & qu'il étoit écrit dans le Ciel, que j'épouserois nôtre Libérateur. Hélas , ma chere Gerun , reprit l'affligé Zelabdin , ton rêve n'est que trop vrai ! Almaz qui vient de m'apparoître aussi m'a dit les mêmes choses ; mais il y en a ajouté une que ta tendresse me cache peut-être de crainte de m'épouvanter : Azrail est dans la ruelle de mon lit, il y attend mon ame, & la liaison qu'elle a avec mon corps sera de si peu de durée, qu'à peine aurai-je le plaisir de te voir unie avec le Prince de Gur : Ah , Seigneur , c'est cette circonstance que je voulois vous taire , & qui caule ma



104 *Les mille & un quart-d'heure*,  
douleur, repliqua la Princesse de Di-  
vandou, faut-il, Seigneur que je  
vous perde.... Oüi ma Fille, inter-  
rompt Zelabdin avec fermeté, pré-  
parons nous l'un & l'autre à cette dure  
séparation par une soumission édifiante  
que le juste rapport de nos rêves exige  
de nous; & lis moi, je t'en conjure,  
les versets de l'Alcoran qui nous font  
regarder ce passage sans frayer.

Gerun tout en pleurs, tira l'Alco-  
ran de son étui de drap vert, elle lut  
à son Pere jusqu'au jour plusieurs  
chapters de ce divin Livre, & elle  
étoit encore dans cette pieuse occu-  
pation, lorsqu'on vint annoncer au  
Roi l'arrivée d'un vaisseau au port,  
qui apportoit des nouvelles du Prince  
Almaz.



## LXXIII.

## QUART-D'HEURE.

**A** Cette nouvelle , qui réveilla toute la douleur de Zelabdin , il fit un grand cri : Ah ma chere Gerun , dit-il à la Princesse , voilà donc nos rêves accomplis ; allez vous mettre en état de paroître devant le Prince de Gur , & ordonnez qu'on l'introduise sans differer dans mon appartement. Gerun obéit , elle alla se faire habiller pendant que l'on porta à Faruk les ordres du Roi de Divandourou. Le jeune Prince ayant été conduit dans la chambre du Monarque mourant , il vit tant de tristesse sur son visage , qu'il n'eut jamais la force de lui annoncer la mort de son Fils. Zelabdin s'en aperçut : Seigneur , lui dit-il d'une voix foible (car je n'ignore pas vôtre nom ni vôtre mission ) ne craignez point d'augmenter ma douleur par le récit de la mort de mon cher Fils Almaz ; il a pris le soin lui-même de me prévenir sur un accident

E 5

aussi

106 *Les mille & un quart-d'heure,*

aussi triste. Faruk, Seigneur, hésitoit à répondre aux intentions de Zelabdin, lorsque la belle Gerun entra dans sa chambre. Le Prince de Gur à sa vûë s'étant laissé tomber presque évanoui sur le lit même du Roi; cet accident jetta ce Monarque & sa Fille dans un étonnement extrême.

La nature, Seigneur, continua Ben-Eridoün, avoit pris plaisir à préparer les voyes de l'Amour entre Faruk & Gerun. Cette Princesse ressembloit si parfaitement à Gulguli-Che-mamé, que le Prince de Gur n'avoit pû l'envisager sans un trouble extraordinaire. Il revint peu à peu de sa foiblesse, & reconnoissant à la différence des tailles qu'il s'étoit trompé, il ne jugea pas à propos de découvrir à Gerun le motif secret de cette subite vapeur, & se tournant vers Zelabdin; Ah! Seigneur, lui dit-il, pardonnez une impolitesse que je viens de commettre malgré moi: les beaux yeux de la charmante Gerun ont lancé dans mon cœur des traits si perçans, que je n'ai pas eu la force de les soutenir; mais en voulant excuser une incivilité, je m'apperçois que j'en  
com-



commets une autre: il sied mal de parler d'amour dans des lieux remplis d'horreur & de tristesse, & quoique j'y semble autorisé par les assurances que m'en a donné l'ombre du Prince vôtre Fils, & par les marques divines qu'elle m'a gravées sur le bras droit, je sens bien mon imprudence en cette occasion.

Tout vous est permis, Seigneur, reprit l'affligé Zelabdin, puisque le Ciel vous destine pour être l'Époux de la belle Gerun, j'aurois mauvaise grace de trouver à redire à une passion qui doit faire tout le bonheur de sa vie, & je suis charmé au contraire que ses attraits ayent fait une impression vive & si prompte sur les sens d'un Prince aussi accompli: mais, Seigneur, faites moi la grace de m'apprendre le sort de mon Fils, puisque vous êtes le seul qui m'en puissiez dire des nouvelles certaines. Faruk en ce moment ne pût se dispenser d'instruire Zelabdin de la mort déplorable d'Almaz: il lui en apprit toute les circonstances dans le moins de paroles qu'il lui fut possible; la punition de ses assassins, l'apparition de ce malheureux Prince, & les



108 *Les mille & un quart-d'heure,*

ordres précis qu'il en avoit reçûs de se rendre à Divandurou, où il l'avoit assuré du cœur de la belle Gerun.

A peine, Seigneur, le Prince de Gur avoit achevé son récit; qu'on vint brusquement anoncer à Zelabdin, que le Roi de Cananor en personne, venoit de faire une descente dans l'Isle, & qu'il mettoit tout à feu & à sang. Ah, Seigneur, dit Faruk, c'est à moi à vous venger de l'oppression de cet injuste Monarque; je périrai plutôt avec tous les miens, où je vous apporterai sa tête avant qu'il soit peu. Le Prince alors faisant une profonde inclination au Roi, se tourna vers la Princesse; & vous, lui dit-il, charmante Gerun, oserai-je me flatter de vous être déjà assez cher, pour mériter que vous fassiez au ciel des vœux pour un Prince qui répandra jusqu'à la dernière goutte de son sang avant que le Roi de Cananor vienne à bout de ses lâches prétentions.

La Princesse de Divandurou fut interdite du compliment du Prince: elle ne savoit comment y répondre; mais son amour semblant être autorisé  
par

par le grand Prophète, & par son Pere: Allez, Seigneur, lui repliqua-t-elle, où la gloire vous appelle, nôtre cause est trop juste, pour que la victoire soit du côté du Roi qui veut nous opprimer; mais ne vous abandonnez point tant à l'ardeur de vôtre courage, que je puisse y trouver une nouvelle matiere de douleur. La Princeſſe ne put achever ces mots ſang rougir; & Faruk transporté de joye de voir le cœur de la Princeſſe ſenſible pour lui, courut ſe mettre en état d'exécuter ce qu'il venoit de promettre. Il aſſembla en un moment tous ſes gens, & les troupes du Roi Zelabdin s'étant jointes à lui, il les conduiſit vers les Ennemis avec tant d'intrepité, qu'on liſoit ſur ſon viſage des marques aſſurées de ſa victoire.

Le Roi de Cananor avoit d'abord inſpiré une telle terreur dans l'Iſle, que tout fuyoit devant lui; mais Faruk ramenant les fuyars, le repouſſa ſi vigoureuſement, qu'il fut obligé de reculer lui-même à ſon tour. Deſeſpéré de ſe voir vaincu par un ſeul homme; car ce n'étoit, pour ainſi dire, que Faruk qui faiſoit pencher la victoire de

110 *Les mille & un quart-d'heure*,  
son côté, il se fit jour à travers de  
mille épées pour le joindre; & le  
Prince de Gur qui brûloit d'envie de  
mesurer ses forces contre celles du  
Roi de Cananor, ayant fait plus de  
la moitié du chemin, & renversé tout  
ce qui servoit d'obstacle à sa valeur,  
l'on vit entr'eux un combat terrible,  
qui se termina enfin à l'avantage de  
Faruk. Le Roi de Cananor y laissa la  
vie; & sa mort ayant découragé ses  
soldats, ils chercherent à regagner  
promptement leurs vaisseaux: mais le  
Prince de Gur les ayant poursuivis sans  
relâche, ils passerent tous sous le  
tranchant des sabres de Zelabdin & de  
Faruk; & leurs vaisseaux furent aban-  
donnez au pillage.

Après une victoire aussi complète,  
le Prince retourna au Palais au milieu  
des acclamations de tout le peuple. Il  
fut reçu de Zelabdin, & sur tout de  
l'incomparable Gerun, avec des trans-  
ports de joye difficiles à exprimer.  
La sympathie qui fait ordinairement  
beaucoup de chemin en peu d'heu-  
res, lui avoit tellement gagné le cœur  
de cette Princesse, qu'elle avoit peine  
à moderer le plaisir qu'elle ressentoit  
de

dé se voir destinée pour être l'Epouse  
d'un Prince si charmant.



LXXIV.

ET DERNIER

QUART-D'HEURE.

**F**Aruk , Seigneur , étoit parfaite-  
ment bien-fait , le traits vifs , l'air  
noble , l'ame belle , extrêmement  
adroit , & brave au delà de l'imagi-  
nation : C'en étoit plus qu'il n'en fal-  
loit , pour enflammer une jeune Prin-  
cesse , que son heureuse ressemblance  
avec Gulguli-Chemamé faisoit adorer  
à ce jeune Heros. En un mot Zelabdin  
ne voulut pas laisser long - tems sou-  
pirer ces heureux Amans : Il les unit  
ensemble dès le jour même , & décl-  
rant Faruk pour son Successeur , il  
alla peu de tems après rendre compte  
de ses actions devant le Trône majes-  
tueux de Dieu.

Voilà , Seigneur , toutes les avan-  
tures

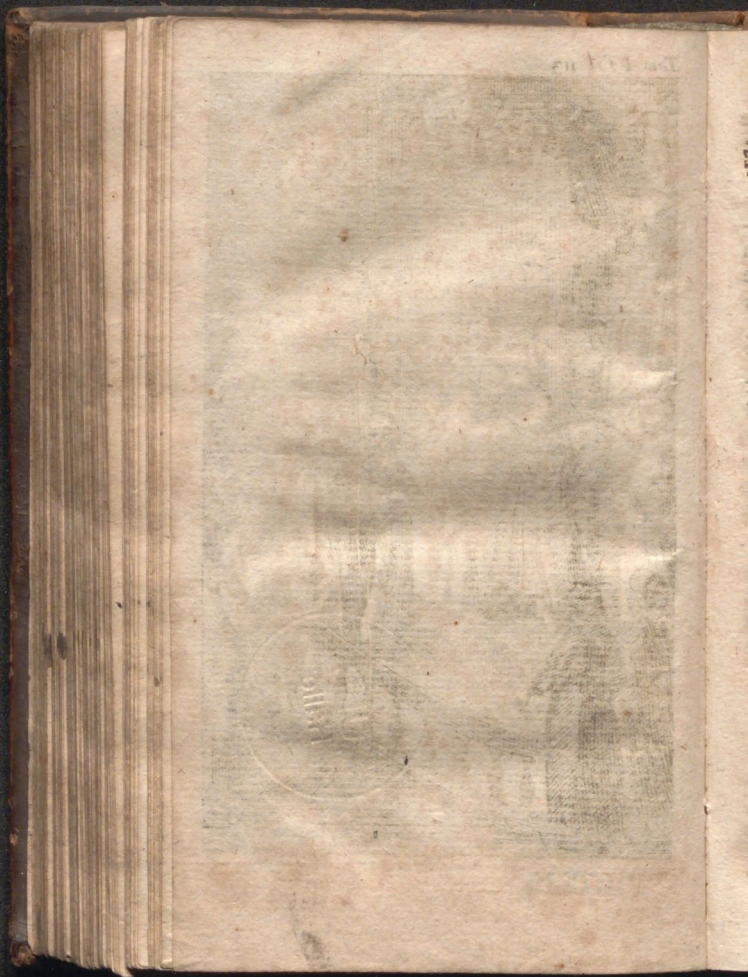


112 *Les mille & un quart-d'heure,*  
tures de Faruk. Ce Prince chéri de  
la belle Gerun, après avoir sincere-  
ment pleuré la mort de Zelabdin,  
passa ses jours avec son illustre Epouse  
dans une félicité digne d'envie, &  
laissa après lui des Princes, dont la  
posterité regne encore aujourd'hui  
dans les Isles de Divandurou.



RETOUR





en 100 100







## R E T O U R

## DU MEDECIN ABUBEKER.

**D**ANS le moment que Ben-Eridouïn achevoit l'histoire de Faruk, l'on entendit par tout Afracan mille cris de joye, qui retentirent jusqu'au Palais de Schems-Eddin. Ce Monarque surpris de cette nouveauté, ordonna promptement au Visir Mutamhid de s'informer du sujet de ce bruit : il sortit pour cet effet du Palais; mais y rentrant dans l'instant même, Ah! Seigneur, s'écria-il, tout transporté; je viens d'appercevoir Abubeker avec une Dame voilée qu'il conduit ici par la main, sans doute que vos maux vont finir, & c'est la présence de ces deux personnes, qui porte dans le cœur de vos peuples une joye qu'ils ne peuvent contenir.

Mutamhid n'avoit pas encore achevé

vé d'apprendre au Roi d'Astracan une si agréable nouvelle, que le Pere de Ben-Eridoün entra dans le Salon où étoit Schems-Eddin, suivi de la foule du peuple qui avoit forcé les portes, il se prosterna aux pieds de son Roi: Seigneur, lui dit-il, voici vôtre fidel Esclave de retour avant le tems que j'avois promis à vôtre Majesté, & j'ameine avec moi un trésor que je n'ai pû trouver qu'à Serendib même; c'est la femme qui doit lui rendre la vûë. Approche, mon cher Abubeker, que je t'embrasse, répondit le Roi d'Astracan; de tels Sujets que toi & ton Fils, méritent toute la bienveillance de leur Prince: que cette Femme si rare fasse donc son experience; mais je t'avertis par avance, que quand elle ne réüffiroit pas, je ne t'en aurai pas moins d'obligation.

La Dame voilée, à ce commandement, s'approcha du Trône de Schems-Eddin; chacun étoit attentif à ce qui s'alloit passer; & peu de gens, sur tout les Medecins, ajoûtoient foi à ce remède, lorsque cette femme tirant de son sein un flacon d'or qu'elle ouvrit, frota les yeux du Roi d'Astra-

can

can avec l'eau qu'elle avoit recueillie sur l'arbre merveilleux de Serendib. A peine cette divine liqueur eut-elle touché les prunelles de Schems-Ed-din, qu'il y sentit une fraîcheur salutaire qui lui réjoüit l'ame; deux especes de tayas qui empêchoient l'effet des rayons visuels, s'évanouïrent; & ce Prince recouvrant en ce moment l'usage de la vûë, aussi net qu'il l'eut jamais eü avant le crime de Ben-Bukar qui l'en avoit si barbarement privé, s'écria transporté de joye: O Ciel, est-il bien possible que l'obscurité qui m'enveloppoit depuis si long tems se soit dissipée! Oüi je vous reconnois, mon cher Mutamid; c'est vous mes fidels Sujets dont les traits n'ont point été effacez de ma mémoire par un si long aveuglement: Enfin donc je revois la lumiere!

L'étonnement fût si extraordinaire, & la joye si grande dans le Salon, que l'on n'entendoit de toutes parts que des battemens de mains; mais le Roi ayant fait faire silence, adressa la parole à la Dame voilée qui étoit demeurée debout dans un modeste silence: Qui que vous soyez, lui dit-il,  
illustre



116 *Les mille & un quart-d'heure*,  
illustre Héroïne de vôtre sexe; espe-  
rez tout d'un service dont la recom-  
pense n'a point de prix: la perte de  
ma chere Zeb-El-Caton, ne me per-  
met pas de partager mon Trône avec  
vous; jamais Femme quelque belle  
qu'elle puisse être, n'aura pouvoir sur  
mon cœur, mais comptez sur une  
reconnoissance sans borne & toûjours  
nouvelle.

Au reste, Madame, ne me cachez  
plus, ni à mes Sujets, une personne  
à qui j'ai tant d'obligation: levez ce  
voîle, je vous en conjure, & laissez  
nous voir des yeux dont la vivacité  
ébloüit, quoique leurs feux soient  
rompus par la gaze qui les cache.

La Dame voilée à cette priere crût  
devoir obéir. Elle leva son voîle;  
mais que devint Schems-Eddin à cette  
vûë qu'il ne pût soutenir? Il se laissa  
aller sur son Trône, & ne reprenant  
l'usage de la parole que quelques mo-  
mens après, Ah! Zebd-El-Caton,  
ma chere Zebd-El-Caton, s'écria-t'il,  
est-ce bien vous que je vois, & mon  
cœur sur lequel vôtre image est pro-  
fondément gravée, ne prend il pas  
pour vous, tout ce qui se présente à mes  
yeux?

yeux? Non Seigneur, reprit la Dame, qui venoit d'ôter son voile, en versant des larmes de joye, je suis cette Zebd-El-Caton que vous avez cru morte: Je vis, & je suis assez heureuse pour faire finir vos malheurs. Ah! sans doute, reprit le Roi, en embrassant tendrement son Epouse, tous mes maux sont finis puisque je vous revois: Dieu m'est témoin que je n'ai pas été un seul jour depuis nôtre cruelle séparation sans répandre des larmes de vôtre perte: en voilà donc la source tarie.

Cette conversation, & les mutuelles & tendres caresses de ces illustres Epoux, toucherent vivement les assistants. Ils étoient étonnez d'une si surprenante & miraculeuse aventure, aussi-bien qu'Abubeker lui-même, qui avoit amené cette Princesse de Serendib à Astracan sans la connoître pour Zebd-El-Caton. Bien-tôt après cette heureuse reconnoissance, la tristesse & le silence firent place à la joye & au plaisir. Le Roi fit des liberalitez excessives à Abubeker & à son Fils, qu'il retint toujours auprès de lui. Il envoya des sommes immenses dans  
tous

118 *Les mille & un quart-d'heure*,  
tous les Couvens de Derviches & dans  
les Mosquées pour remercier le Sou-  
verain Prophète de sa divine protec-  
tion; mais impatient de savoir par quel  
pouvoir surnaturel son Epouse avoit  
été rappelée à la vie, & par quel ha-  
zard elle avoit rencontré Abubeker,  
il ne fût pas plutôt rentré dans son  
Palais avec ses Visirs & le Medecin,  
qu'il pria Zebd-El-Caton en leur pré-  
sence de vouloir satisfaire sa curiosité.  
La Princesse aimoit trop le tendre  
Schems-Eddin pour retarder sa satis-  
faction d'un instant: elle lui parla en  
ces termes.



## HISTOIRE

### DE ZEBD-EL-CATON.

**I**L est assez inutile, Seigneur, de  
vous rappeler les dernières paroles  
que je vous dis au moment de nôtre  
séparation; elles m'étoient dictées par  
nôtre grand Prophète, & je ne cro-  
yois pas que nous dussions jamais être  
réu-

réunis ensemble, voyant Azrail aussi prêt de mon chevet : cependant je n'en mourus pas ; une vapeur l'étrangique interrompit seulement la fonction de tous mes sens, & fit croire sans doute que je ne vivois plus ; vous y fûtes trompé vous-même, vous me fîtes enfermer, à ce que j'ai sù depuis par Abubeker, qui sans me connoître a raconté tous vos malheurs en ma présence au Roi de Serendib ; vous me fîtes enfermer, dis-je, dans un cercueil orné de pierreries, mais vous eûtes la précaution de ne me point couvrir le visage, & c'est ce qui me sauva la vie.

Les bijoux & l'or dont le cercueil étoit garni, firent que les Voleurs Arabes m'emportèrent jusqu'à ce qu'ils se crussent en seureté. Ce ne fût qu'à plus de dix lieuës de l'endroit où ils vous avoient attaqué, qu'ils partagerent entr'eux leur butin ; & après avoir déchiré mon cercueil, ils alloient me dépouïller & me jeter dans une petite riviere assez profonde qui n'étoit pas éloigné d'eux, lorsque l'un des Arabes ayant voulu découvre avec son couteau la manche de ma robe sur la-



120 *Les mille & un quart-d'heure,*  
laquelle étoit attachée une émeraude,  
fut assez maladroit pour me piquer au  
bras, & ce fût là, Seigneur, ce qui  
me garentit de la mort: le sang en  
sortit en si grande abondance, que  
cet homme en fût surpris, & sentant  
encore en moi quelque reste de cha-  
leur, & une palpitation assez lente,  
il jugea bien que la létargie m'avoit  
réduite en cet état. Il ne témoigna  
rien de ce qui venoit de lui arriver, &  
me chargeant sur ses épaules, il me  
porta vers la riviere, dans le dessein  
de faire croire qu'il alloit m'y jeter.  
Les Voleurs pendant ce tems s'étoig-  
nerent, sans songer seulement qu'il sa-  
voit un peu de Medecine; il laissa  
couler mon sang autant qu'il le crut  
à propos pour me sauver la vie, ban-  
da ensuite mon bras avec la mouffe-  
line de son Turban, & me jettant de  
l'eau sur le visage, il me fit revenir  
peu à peu.

J'ouvris enfin les yeux, Seigneur,  
& quand j'eus assez de force pour  
considerer fixement les objets les plus  
prochains, je ne fus pas peu surprise  
de me voir seule avec un homme in-  
connu; cômme il lût mon étonnement  
&



& ma douleur dans mes yeux & dans mes actions: rassurez-vous, Madame, me dit-il, vôtre vie est en sûreté avec moi, & vôtre honneur n'y court aucun risque, puisque je suis hors d'état de l'attaquer, quand même j'en aurois la volonté. Ces paroles firent cesser mon effroi, & m'étant informée de lui par quel moyen j'étois tombée entre ses mains, j'appris, Seigneur, que vôtre petite Caravane avoit été attaquée par des Voleurs Arabes à quelques journées du grand Caire; que vous aviez fait une résistance inouïe; mais qu'enfin vous aviez succombé sous le nombre, & qu'avec toute vôtre escorte, vous étiez tombé percé de mille coups, & entouré de plus de trente de vos Ennemis, qui avoient tous périés de vôtre main. Jugez, mon cher Prince, de mon désespoir, en apprenant cette cruelle nouvelle; je ne vous comptai plus au nombre des vivans, & voulant vous rendre les mêmes devoirs dont vous m'aviez honorée, je suppliai l'Arabe avec qui j'étois, de me conduire à l'endroit où s'étoit passé le combat: il eut pour moi cette complaisance.

*Vol. IV.*

F

Com-

Comme j'étois extraordinairement foible, je ne pûs faire ce chemin qu'en trois jours: nous examinâmes ensemble les morts, mais comme ils étoient presque tous défigurés par le sang, par les playes qu'ils avoient reçues au visage, & par le tems qu'il y avoit qu'ils étoient exposez à l'air. Je ne pus reconnoître vôtre corps avec certitude: J'en trouvai pourtant un qui me parut de vôtre taille, & que je pris pour vous; je lui lavai le visage de mes larmes; j'y crus remarquer quelques uns de vos augustes traits, & ma douleur fut si vive en ce moment, que je m'évanouis sur le corps, que je tenois embrassé tendrement: l'Arabe m'en détacha. Je fus plus d'une heure sans sentiment, mais je revins enfin à moi. Nous creusâmes avec quelques sabres rompus un trou assez grand pour y mettre ce corps; je l'y enfermai, je le couvris de terre, & je quittai enfin ce funeste lieu.

J'étois si étonnée, malgré mon affliction, des civilités & de la politesse de mon Arabe, que je ne pouvois être un moment sans lui en témoigner ma reconnoissance. Seigneur,  
lui

lui dis-je ; comment est-il possible qu'ayant embrassé le genre de vie que vous meniez avec les Bedoüins , vous ayez conservé parmi eux des manieres si nobles & si éloignées de leurs caracteres , vous n'étiez pas né pour une condition si basse & si cruelle , & il faut sans doute que quelque raison pressante vous ait obligé à demeurer avec eux. Ah ! Madame , s'écria l'Arabe , quoique d'un état médiocre , je ne croyois pas certainement me trouver jamais dans la compagnie de pareils scélerats ; la vengeance que j'ai voulu prendre du plus cruel affront que l'on puisse faire à un homme , m'a seule déterminée à m'associer aux voleurs Arabes ; mais la mort de mon Ennemi ne me rend point ce que son injuste fureur m'a ôté. Cet homme ne pût prononcer ces dernieres paroles sans répandre des larmes abondamment. Elles exciterent ma compassion & ma curiosité ; je le priai de vouloir me raconter ses malheurs : voici à peu près , Seigneur , de qu'elle maniere il s'en acquita.





# AVANTURES

DE L'ARABE ABEN-AZAR.

**J**E suis Fils, Madame, d'un assez riche Jouiaillier d' Aden: \* mon Pere avoit un intime ami nommé Saman de sa même profession; & cet ami avoit une Fille de quatre ans moins âgée que moi, mais d'une beauté qui effaçoit tout ce qu'il y avoit de jeunes personnes dans Aden. Pour s'attacher encôre plus étroitement l'un à l'autre, mon Pere & son Ami destinerent leurs Enfans pour être unis ensemble; de sorte que nous n'eûmes pas plutôt l'âge de raison, que l'on apprit à la jeune Abdormon à me regarder, comme devant être un jour son Epoux; & que mon Pere me fit connoître, que je ne lui plairois qu'autant que je ferois de progrès sur  
le

\* Aden Ville située à l'entrée de la Mer Rouge, dans l'Arabie heureuse; elle est Capitale d'un Royaume du même nom.



le cœur de cet aimable Fille.

Il arrive rarement que des Enfans, desquels on dispose dans un âge si tendre, suivent exactement les volontez de leurs parens: il semble même que cette espece de tyrannie leur inspire un désir de révolte. Il en fût, Madame, tout autrement de nous; plus nous avancions en âge, & plus nous répondîmes aux intentions de nos Peres. Je passois des journées entieres avec ma petite maîtresse, sans chercher d'autres plaisirs: Elle n'en trouvoit point de plus sensible que celui de me voir auprès d'elle; & si je manquois d'un moment, les heures auxquelles j'avois coûtume de me rendre à sa chambre, elle m'en faisoit des reproches si tendres, que mon amour en recevoit une puissante augmentation. Vous ne m'aimez pas comme il faut, mon cher Aben-azar, me disoit-elle un jour, & je vois bien que je ne suis pas assez belle pour esperer de vous attacher uniquement; vous paroissez souvent distrait avec moi, pendant que j'en suis occupée que de vous seul: Que manque-t-il donc à vôtre bonheur pour

126 *Les mille & un quart-d'heure,*

le rendre parfait ? Ah ! si je le savois, dût-il m'en coûter la vie pour rendre mon Amant heureux, je lui proteste que je le ferois avec joye. Vous êtes bien injuste, ma chere Maîtresse, lui répondis-je, & en même tems bien ingenieuse à vous donner de la peine, pourquoi me faire des reproches que je mérite si peu ? Je n'aime que vous, vôtre amour seul fait tout mon bonheur : Je languis dans les lieux où je ne vous trouve point ; & si je puis être capable de quelque chagrin, c'est de voir que nôtre félicité soit si éloignée, qu'il me faille attendre quatre ans pour être l'Epoux de ma chere Abdarmon.

Ma jeune maîtresse, continua Abenazar, n'avoit au plus que dix ans, & j'en avois à peine quatorze, lorsque nous tenions des discours si tendres : jugez quels ils pouvoient être, plus nous approchions du terme si désiré. Enfin, Madame, je ne crois pas qu'on puisse jamais s'aimer avec plus de délicatesse que nous le faisons ; & nous touchions presque à l'heureux moment, qui devoit couronner un amour si pur & si fidèle, lorsque nous de-  
vin-

vinmes tout d'un coup les plus infortunez Amans de toute la terre. Nos Peres se broüillerent pour quelque jalousie de profession : un Ennemi mortel du mien prit le soin de fomen- ter leur querelle par mille mauvais rapports ; & ce traître, par ses artifi- ces, vint si bien à bout de les desuoir, qu'il le forma entr'eux une haine irréconciliable. L'on avoit commen- cé, Madame, par rompre les enga- gemens que l'on nous avoit fait pren- dre Abdarmag & moi : L'on nous défendit enfaite absolument de nous voir, & de concevoir jamais la moin- dre esperance de racommodement. Que ce coup nous fut sensible ; J'en pensai expirer de douleur, & je dois rendre à Abdarmon la justice de dire, que la sienne fut si vive qu'elle en tomba dangereusement malade, & qu'elle en fut réduite à l'extrémité, J'appris cette nouvelle avec un deses- poir violent : Je courus chez Saman, je me jettai à ses pieds : Il n'est point de termes soumis dont je n'usasse, pour l'attendrir en ma faveur ; je le trouvai inflexible ; je voulus lui faire craindre la mort prochaine d'Abdarmon ; il



128 *Les mille & un quart-d'heure,*  
n'en fut point ému. Quoique j'aye  
pour ma Fille toute la tendresse possi-  
ble, j'aime encore mieux, me dit-il,  
qu'elle soit dans le tombeau, que de  
la voir entre les bras du Fils de mon  
plus cruel Ennemi: ainsi n'esperez  
pas me fléchir, & retirez-vous prom-  
ptement de chez moi, si vous ne vou-  
lez que j'oublie bien tôt les bontez que  
j'ai encore pour vous. Je voulus ou-  
vrir la bouche, mais la dureté de  
Saman me toucha si vivement, que  
je tombai sans connoissance à ses pieds.  
Il n'en fut pas plus touché; au con-  
traire, il me fit prendre par deux Es-  
claves en l'état où j'étois, & me fit  
mettre hors de chez lui.

Mon Pere qui revenoit de ses affai-  
res, passa malheureusement pour  
moi dans cette ruë; il apprit l'indigne  
procedé de Saman: il en fut outré,  
& m'ayant fait reporter au logis, j'y  
revins enfin de mon évanouïssment.

L'affront que je venois de recevoir  
étoit trop public, pour ne pas aigrir  
mon Pere au dernier point: il me  
défendit sous peine de son indignati-  
on, de retomber jamais dans la même  
faute. Mais, Madame, que j'avois  
peu



peu d'inclination à lui obéir ! la belle Abdarmon avoit fait trop d'impression sur mon ame , pour que je la pussé si-tôt oublier : au contraire , je cherchai tous les moyens de l'assurer de bouche d'une tendresse éternelle , mais elle étoit trop bien gardée ; il me fut impossible d'en approcher. J'en tombai malade de chagrin , & pour comble de malheurs , j'appris en relevant de maladie , qu'elle venoit d'épouser Ilekhan le Fils de nôtre Ennemi. Que devins-je à cette cruelle nouvelle ? je vomis contre Saman tout ce que la rage & le desespoir me dictèrent : Ah ! m'écriai-je , belle Abdarmon , il est donc possible que vous soyez devenue la proie du plus vil & du plus brutal de tous les hommes ? En effet , Madame , Ilekhan avoit une mine si basse , l'air si farouche , & des manieres si peu polies , qu'il étoit généralement haï de tout le monde ; mais son Pere avoit gagné Saman par d'artificieuses flateries , & lui ayant fait comprendre , qu'il ne pouvoit mieux se venger du mien qu'en donnant Abdarmon à son Fils. Ce malheureux n'avoit pas hésité d'un moment



130 *Les mille & un quart-d'heure*,  
à sacrifier sa Fille à sa vengeance;  
& la belle Abdarmon avoit été la  
victime de la haine de nos familles.

Ce n'avoit pas été sans une extrême  
répugnance qu'on l'avoit livrée entre  
les bras d'Ilekhan, elle s'étoit servie  
de toute sorte de moyens pour l'évi-  
ter; il avoit falu obéir à un Pere  
inexorable: mais on n'avoit jamais  
pû arracher d'elle son consentement  
pour une union, à laquelle elle auroit  
préferé la mort, si on lui en avoit  
laissé le choix. Saman cependant  
abandonnant la qualité de Pere, pour  
devenir le boureau de sa Fille, la  
remit entre les mains d'Ilekhan. Il la  
conduisit en sa maison sans trop'em-  
barasser de l'aversion qu'elle témoig-  
noit avoir pour lui; & croyant que  
le consentement de l'indigne Saman  
lui suffisoit, pour exiger d'Abdarmon  
ce qu'une Femme ne peut sans scrupule  
refuser à son Mari, il trouva chez  
cette vertueuse Fille une résistance,  
que les prieres ni les menaces ne pu-  
rent jamais vaincre. Son humeur  
impatiente le fit courir en porter ses  
plaintes chez Saman: il en fit de se-  
veres reprimandes à sa Fille, mais  
cet-

cette généreuse personne, sans sortir du respect qu'elle devoit à son Pere, lui déclara qu'elle ne seroit jamais la Femme d'Ilekhan: Non, Seigneur, lui dit-elle, vous tentez vainement de me rendre infidèle; mon cœur s'est fait une douce & longue habitude d'aimer Aben-azar, je n'ai fait en cela que suivre vos ordres; & la mort la plus affreuse me sera préférable au changement.

Saman fut étonné d'une pareille résolution: il crut pourtant que le tems viendroit à bout de la détruire, & conseillant à Ilekhan de traiter Abdarmon avec douceur, il lui fit espérer par ce moyen de fléchir ce jeune courage.

Ilekhan eut bien de la peine à se moderer & à suivre cet avis; il résolut pourtant d'éprouver pendant quelques jours, si une conduite respectueuse gagneroit un cœur si rebelle; & se relerva ensuite d'user de toute son autorité, en cas qu'il ne réussit pas par la douceur.

Je sus avec une joye incroyable la noble résistance d'Abdarmon, & le parti qu'Ilekhan venoit de prendre: J'en

132 *Les mille & un quart-d'heure,*  
conçûs une esperance favorable ; &  
mettant tout en ulage pour déranger  
les projets de mon lâche Rival, je  
trouvai le moyen de séduire un de  
ses Esclaves, & j'obtins de lui qu'il  
m'introduiroit la nuit dans l'apparte-  
ment de ma maîtresse. Il le fit en  
effet : Je m'étois déguisé en femme,  
afin de donner moins de soupçon à  
ceux qui pouvoient me voir entrer  
chez Ilekhan, & je fus conduit sous  
cet habit dans la chambre de ma chere  
Abdarmon. Elle étoit couchée né-  
gligemment sur un lit la tête appuyée  
sur son bras ; dans la posture d'une  
personne affligée. Je me jettai à ses  
genoux, & je baisai une de ses belles  
mains avec un si grand transport,  
qu'elle connut bien qu'il n'y avoit  
qu'un Amant aimé qui pût prendre  
une pareille liberté. Si elle ressentit  
une extrême joye à ma vuë, elle ne  
fut pas moins effrayée quand elle fit  
réflexion, que j'étois dans un endroit  
dont Ilekhan étoit le maître : Ah !  
Seigneur, me dit-elle en m'embras-  
sant, fuyez je vous en conjure, des  
lieux où je tremble pour vôtre vie,  
mettez-vous en état, s'il se peut, de  
mar-

marracher à mon tiran, & soyez persuadé que je souffrirai les tourmens les plus cruels, & la mort même, avant que de trahir les sermens que je vous ai fait tant de fois de n'être qu'à vous. Eh bien, Madame, repris-je, venez donc à l'heure même avec moi, je vais vous soustraire à un homme dont le procedé doit être odieux à toute la terre.

L'Esclave, que j'avois gagné s'opposa d'abord à ma résolution: un diamant l'ébranla; je lui promis de l'emmener avec nous, & de reconnoître si bien le service qu'il me rendroit, que je le gagnai entierement. J'em brassai alors Abdarmon avec un transport extraordinaire; & nous allions sortir de son appartement, & prendre la fuite, lorsqu' Ilekhan parut à nos yeux le sabre à la main, & suivi de huit Esclaves armez de même: Je fus si étrangement surpris à cette vûë, que je donnai à ces misérables le tems de me saisir.

Abdarmon connut bien par la rage qu'elle lût dans les yeux de nôtre Ennemi, qu'il n'y avoit point de grace à esperer pour nous. Elle ne daigna



134 *Les mille & un quart-d'heure*,  
pas entreprendre de fléchir sa colere ;  
& le regardant avec indignation , Je  
ne t'ai point caché , lui dit-elle, tiran ,  
la violente passion que j'ai toujours  
este pour *Aben-azar* : il est aimable  
il m'a plu : je lui ai paru préférable  
à toutes les filles d'*Aden* : il m'a aimé  
avec toute la délicatesse possible ; &  
j'étois à lui avant qu'une injuste haine  
qui a divisée nos familles, eut déter-  
miné mon Pere à me livrer à toi :  
Voilà, barbare, tout le crime que tu  
vas punir ; il est trop beau pour en  
avoir le moindre regret. Alors me  
tendant la main, Je vois bien, mon  
cher Amant, me dit-elle avec assez  
de fermeté, que nous allons mourir :  
l'indigne *Ilekhan* n'est pas assez géné-  
reux pour nous rendre à nous mêmes ;  
préparons-nous donc sans frayeur à  
passer dans une vie tranquille & déli-  
cieuse ; là nos plaisirs ne seront point  
troublez par la haine de nos parens :  
nous n'y verrons ni jaloux ni tirans ;  
& comme nous y portons des cœurs  
tout remplis de flames, nous y serons  
sans doute reçûs au nombre de ces  
fidels Amans qui n'auront point d'au-  
tre occupation, que de se livrer tout  
entiers



entiers au plaisir d'aimer & d'être aimé.

Ce discours si tendre pour moi, & si piquant pour mon Rival, ne fit encore qu'alumer sa fureur : Oüi, perfide, dit-il à Abdarmon, qui s'étoit jettée entre mes bras, oüi tu mourras, & tu mourras de ma propre main; ma vengeance ne seroit pas pleinement satisfaite, si j'en remettois le soin à un autre: alors il enfonça son sabre dans le sein de ma chere maîtresse, qui n'eut que le tems de tourner les yeux vers moi, & de me dire adieu.

Ah! Madame, continua l'Arabe en versant un torrent de larmes, que lui arrachoit un si tendre souvenir, Que devins je à cette sanglante vûë? j'avois été, pour ainsi dire, immobile d'étonnement jusqu'alors, mais la mort d'Abdarmon m'en tira bien-tôt: Je fis un cri qui effraya ceux qui me tenoient, & ma fureur fut si violente, que je me débarassai d'eux, & me jettai sur le barbare Ilekhan. Je le mis sous mes pieds, & lui arrachant un poignard qu'il portoit à la ceinture, je fis si bien malgré les efforts de ses

Es.

136 *Les mille & un quart-d'heure,*  
Esclaves, que je lui en portai plusieurs  
coups ; mais j'étois si hors de moi,  
que je ne le blessai que très-légère-  
ment. On me terrassa, je fus désar-  
mé, & la rage de mon Rival augmen-  
tant en voyant couler son sang, il de-  
vint furieux ; traître, me dit-il, ne  
crois pas que je borne ma vengeance  
à te donner la mort ? Non non, tu  
n'iras pas rejoindre Abdarmon, jete  
destine à un genre de supplice beau-  
coup plus affreux que le supplice  
même. Alors m'ayant fait lier les  
pieds & les mains : Ah, Madame,  
poursuivit Aben-azar, en versant des  
larmes en plus grande abondance, la  
pudeur & mon desespoir m'ôtent ici  
la parole, que vous dirai-je ? Le cruel  
Ilekhan me fit cesser d'être ce que  
j'étois sans m'ôter la vie, & l'on me  
rapporta en suite par son ordre, tout  
baigné dans mon sang, & sans con-  
noissance, à la porte de mon Pere ;  
ou soit par pitié, ou soit pour lui  
faire plutôt sentir la douleur qu'il de-  
voit avoir du cruel état où j'étois,  
les Esclaves d'Ilekhan heurterent de  
toute leur force.

Mon Pere à ce bruit se releva,  
allu-



alluma sa lampe, & descendit dans la rue : Quel triste spectacle pour lui ? Il réveilla par ses cris tous les voisins : on me porta promptement sur un lit : on envoya chercher un habile Chirurgien ; cet homme avec quelques poudres spécifiques étancha d'abord le sang que je perdois, & s'étant ensuite servi d'un baume excellent, je commençai à ouvrir les yeux, & à donner quelques signes de vie, mais je n'eus pas plutôt entièrement recouvré l'usage des sens, que faisant réflexion au triste état où je me trouvois, & à la perte d'Abdarmon, je résolus de ne lui point survivre : J'arrachai l'appareil que l'on avoit mis sur mes playes, & je parus dans un si grand desespoir, qu'on fut contraint de me lier, pour me guérir malgré moi. Mon Pere apprit avec fureur que c'étoit Ilekhan qui m'avoit traité si indignement ; Il vouloit l'aller poignarder chez lui. Je m'opposai à ses desseins : Laissez-moi, Seigneur, lui dis-je, le soin de ma vengeance ; & si je vous suis encore cher, ne répandez point ma honte dans Aden, je saurai punir avant qu'il soit peu mon

En-

138 *Les mille & un quart-d'heure,*

Ennemi de sa cruauté. Mon Pere eut la complaisance de me laisser faire. Enfin, Madame, au bout de quatre mois je fus en état d'exécuter ce que j'avois projeté. Mais il faut auparavant vous instruire de ce qui se passa chez Ilekhan, après le barbare traitement que j'en avois reçu, & la punition de l'Esclave qui avoit facilité nôtre entrevûë.

Ce traître envoya sur le champ chercher Saman, quoiqu'il fut assez tard: comme on l'assura que c'étoit pour affaire de consequence; il n'hésita point à se rendre chez Ilekhan. Seigneur, lui dit ce dernier, si vous étiez à ma place, & qu'après les severes défenses qui ont été faites à vôtre fille d'avoir aucun commerce avec Aben-azar, vous les trouvaissiez ici l'un & l'autre conjurant vôtre perte, & ne vous laissant aucun lieu de douter de vôtre deshonneur, quel parti prendroit vôtre amour si cruellement méprisé? Le plus prompt & le plus violent, répondit Saman: dans ma juste colere je poignarderois Abdarmon & mon Rival: Je suis fort aise, reprit Ilekhan, que nous ayons été

été de même avis, venez voir si je  
fai bien venger un affront. Alors l'a-  
yant fait passer dans l'appartement  
d'Abdarmon, il l'a lui fit voir noyée  
dans son sang, & lui apprit en peu  
de mots de quelle maniere il m'avoit  
sû punir de mon amour.

Saman ne pût s'empêcher de fré-  
mir à la vûë de sa fille morte; ce  
qu'il venoit de dire étoit plutôt l'ef-  
fet de la haine qui regnoit dans nos  
familles, que ses véritables sentimens.  
Cependant comme il nous avoit  
condamnez lui-même, il ne put appeler  
de son jugement: cela ne fit mê-  
me que l'animer davantage contre  
nous, & résolu de nous perdre quand  
il en trouveroit l'occasion, il se lia  
plus que jamais avec Ilekhan & son  
pere pour y réüffir.

Comme le lâche Saman n'avoit  
fait aucun bruit de la mort d'Abdar-  
mon, je m'imaginai bien qu'il avoit  
quelques mauvais desseins: Je sortis  
d'Aden, & me joignant à une troupe  
de Bedouïns qui rodoient aux en-  
virons de cette Ville, je les priaï  
de me recevoir dans leur compa-  
gnie. Je savois par le moyen d'un  
EF-

140 *Les mille & un quart-d'heure,*  
Esclave fidèle toutes les démarches  
de mes Ennemis : J'appris un jour  
qu'ils étoient sortis tous trois d'Aden,  
dans le dessein d'aller passer quelques  
jours à une maison de campagne  
qui appartenoit à Saman. Comme  
j'y avois été très-souvent, & que  
je savois parfaitement les endroits  
par où l'on pouvoit la surprendre,  
je proposai au Chef des Bedouïins de  
lui faire gagner en une nuit plus de  
cent mille sequins, pourvû qu'il me  
donna une escorte suffisante, & qu'il  
me permit de me venger pleinement  
des trois plus cruels ennemis que j'euf-  
se dans le monde.

L'on accepta ma proposition avec  
joye : Je choisis vingt hommes intré-  
pides ; Je leur expliquai mes intenti-  
ons, & les conduisant sur la brune à  
la Maison de Campagne de Saman,  
je les introduisis jusques dans le Salon  
où il étoit à table avec Ilekhan &  
son Père, sans avoir eu besoin que  
d'arrêter quelques Esclaves dont les  
cris auroient dérangé nos projets.  
J'étois assez bien déguisé pour n'être  
point reconnu. On se saisit de mes  
ennemis ; on leur mit le poignard sur  
la

la gorge, & on les menaça de la mort, s'ils ne donnoient pas chacun un billet, pour aller chez eux chercher l'écrin dans lequel ils enfermoient leurs diamants. Ils furent obligez de le faire, croyant par là sauver leurs vies: je m'en saisis aussi-tôt, & leur faisant ensuite lier les pieds & les mains, & bailonner la bouche, je les fis marcher à coups de bâtons, ainsi que leurs Esclaves, jusques dans un petit bois, où nous avions cette nuit choisi nôtre retraite. Je remis alors leur billets à nôtre Chef. Il voulut lui-même en être le porteur, se déguila avec trois Arabes; & se rendit à la pointe du jour à Aden, où les Commis de Saman & du Pere d'Ilekhan (car ce dernier, ainsi que son Fils, se mêloit aussi de la Joüaillerie) ne firent aucune difficulté de lui remettre en main les diamans de leurs Maîtres, dont ils voyoient les ordres si précis. Je contai ensuite à nôtre Chef toute mon histoire, la cruauté de Saman, & l'indigne traitement que j'avois reçu du perfide Ilekhan; Venge-toi, me dit-il, je t'abandonne ces traîtres; & si tu étois

142 *Les mille & un quart-d'heure,*  
étois assez généreux pour leur par-  
donner, je serois moi-même leur  
bureau & le tien. Je fis donner  
d'abord la liberté aux Esclaves, afin  
qu'ils ne me reconnussent point; &  
après avoir dépoüillé les vêtemens  
qui me rendoient méconnoissable,  
je me montrai bien-tôt après à mes  
Ennemis: ils frémirent à ma vûë,  
& me demanderent la vie avec des  
larmes qui commençoient à me tou-  
cher, lorsque me rappelant toute leur  
barbarie, je la leur reprochai avec  
fureur, & après avoir poignardé  
moi-même Saman, & le Pere d'Ilek-  
han, il n'y eut sorte de tourmens que  
je ne fisse souffrir à mon lâche &  
cruel Rival, avant que de lui donner  
la mort. J'en ai même encore hor-  
reur en ce moment; mais, Madame  
dequoi n'est point capable un homme  
outragé aussi cruellement que je l'a-  
vois été? Après m'être ainsi vengé  
je n'avois plus dessein de suivre les  
Bedouïns; mais il y a du danger de  
s'associer avec des gens de ce carac-  
tere; l'on ne les quitte pas comme  
l'on veut. Le vol des diamans m'avoit  
mis en réputation: il avoit été conduit  
avec

avec tant de prudence, que nôtre Chef eut en moi toute la confiance possible. Loin de me donner mon congé, il ne voulut plus rien entreprendre sans mon conseil, & je me suis trouvé malgré moi dans l'obligation de rester avec lui depuis plus de deux mois jusqu'au jour d'hier qu'il a été tué de la main même de vôtre Epoux. Comme cette victoire nous avoit coûté cher par la perte de plus de huit cens Arabes, & que nos forces étoient bien diminuées, l'on ne jugea pas à propos de partager le butin sur le champ de bataille de peur d'être surpris. Nous nous chargeâmes de toutes les dépouilles; l'on me donna le soin de vôtre cercueil à cause des pierreries qui y étoient attachées, & nous ne commençâmes nos partages qu'auprès de l'endroit où, sous prétexte de vous aller jeter dans la petite riviere, qui est assez profonde dans de certains endroits, je me suis écarté des Bedouïns. La confusion & le desordre qui régnoit entre ces scélérats, ne leur a pas permis de s'appercevoir de mon absence: j'en veux profiter, Ma-

144 *Les mille & un quart-d'heure,*  
Madame, & tâcher d'obtenir du ciel  
par de bonnes actions, & sans nom-  
bre, le pardon de mes crimes: aussi-  
bien me reprochai-je sans cesse l'ex-  
trême cruauté, dont j'ai usé envers  
mes Eunemis.

Voilà, Madame, le récit succinct  
& déplorable de mes malheurs: ju-  
gez à présent si vous ne pouvez pas  
bien sans scrupule vous abandonner  
à ma conduite, lorsque je vous offre  
de vous accompagner par tout où  
vous aurez dessein d'aller.

SUITE







SUITE DE L'HISTOIRE  
DE ZEBD-EL-CATON.

**J**Avois écouité l'Arabe Aben azar avec beaucoup de compassion, poursuivit la belle Reine d'Astracan; comme je ne croyois pas, Seigneur, pouvoir être en plus sùre compagnie, j'acceptai ses offres, & nous nous rendîmes à Aden par des chemins détournez. Il apprehendoit qu'on ne l'eut soupçonné d'avoir fait assassiner ses Ennemis: nous n'y entrâmes que sur le soir, & nous allâmes droit à la maison de son pere, à qui il raconta l'horrible vengeance qu'il en avoit prise, & de quelle maniere il m'avoit trouvée. Ce bon homme fût si sensible au plaisir de revoir son fils, dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis long-tems, qu'il en pensa mourir de joye. J'en reçûs tout l'accüeil possible, & comme il avoit interêt qu'on donnât un

Vol. IV.

G

bon

bon motif à son absence, il fit courir le bruit qu'il venoit de faire un voyage à Suaquem \* où il m'avoit époulé. Peu de gens savoient à fond la disgrâce d'Aben-azar excepté le Chirurgien; mais il étoit mort depuis sa guérison, & Iekhen ne s'étoit pas vanté de sa vengeance. Comme je ne risquois rien à appuyer cet ingénieux mensonge, l'on me regarda dans Aden comme la Femme de ce jeune homme, & j'y demeurai avec lui près de trois ans. Je l'avois prié de cacher ma qualité à son Pere, & de me faire passer auprès de lui pour la Femme d'un Tarrare qui avoit été tué par les Bedouïns en revenant de la Meque: il me tint parole, mais cette précaution me fût très-nuisible.

Le Pere d'Aben-azar étoit un Vieillard encore d'assez bonne mine: j'avois pour lui toutes les complaisances possibles, il crût apparemment ne les pouvoir mieux reconnoître que par de l'amour. Je m'imagine qu'il combatit long-tems avant que de me le déclarer; mais enfin après s'être bien

\* Cette Ville est située sur les côtes de la mer Rouge.

bien fortifié dans ses résolutions, il ne voulut plus me laisser ignorer ce que son cœur ressentoit pour moi. Quoiqu'il fut impetueux dans ses desirs, il prit quelques précautions pour me le faire savoir, & m'en instruisit d'une maniere assez singuliere. L'on vous regarde dans Aden comme la Femme de mon Fils, me dit-il un jour; mais, Madame, en même tems qu'on le loüe du choix que l'on croit qu'il a fait de vôtre personne, on le plaint de vôtre stérilité: ces discours m'éfrayent, & j'apprehende qu'en venant à découvrir nôtre tromperie, on n'ait assez de preuves pour le convaincre du meurtre d'Ilekhan & de ses deux autres Ennemis; l'on réveille nôtre ancienne querelle; l'on parle de la vengeance cruelle exercée sur Aben-azar: il est venu jusqu'à moi des bruits qui pourront autoriser les envieux à croire mon Fils coupable; je ne suis point en repos dans une conjoncture aussi délicate, & il n'y a que vous, Madame, qui puissiez faire cesser ces discours. Moi, répondis-je forté tonnée? Je suis trop sensible à tout ce



148 *Les mille* *Et un quart-d'heure,*  
qui vous regarde pour vous rien re-  
fuser : parlez, Seigneur, apprenez-  
moi comment il faut s'y prendre,  
pour vous rendre la tranquillité ;  
vous m'y verrez travailler aussitôt  
avec joye. Eh bien, Madame, re-  
prit l'amoureux Vieillard, en voici  
le seul moyen. Puisque mon Fils  
n'est pas en état de faire taire les  
mauvaises langues, j'ai crû que je  
devois y suppléer, & que je n'étois  
pas encore hors d'âge à faire cesser  
une stérilité qui fait parler dans Aden :  
devenez Mere, Madame, que ce  
soit par mon moyen : voilà nos en-  
nemis hors de mesure ; ils prendront  
mes propres Enfans pour mes petits  
Fils, & ne raisonnant plus sur une  
matiere qui me cause des inquiétudes  
terribles, la vie d'Aben-azar est en  
sûreté.

Je fus, Seigneur, poursuivit Zebd-  
El-Caton, autant surprise qu'on puisse  
l'être de la proposition du Vieillard :  
J'eus vingt fois envie de lui décou-  
vrir qui j'étois ; mais apprehendant  
qu'il ne crut que je ne lui ferois  
cette déclaration, que pour le re-  
fuser, je résolus de tourner la chose  
en

en plaisanterie : il s'en choqua ; nous nous broüillâmes ; & m'étant ensuite venu demander excuse de ses emportemens , il me jetta par de nouvelles & fréquentes sollicitations dans un embarras , qui me fit tout apprehender de ses extravagances. Je les déclarai à Aben-azar ; il m'en demanda mille pardons ; & prenant tout d'un coup une résolution digne d'un honnête homme , il me proposa de monter avec lui un Vaisseau qui partoit le lendemain pour Ormus. Je l'acceptai avec une extrême joye ; il se munit de pierreries , nous nous embarquâmes ensemble , & nous étions bien loin du Port , avant que cet Amant ridicule soupçonna seulement nôtre fuite.

Me voilà donc , Seigneur , sur Mer avec Aben-azar , dans le dessein de reprendre la route d'Astracan , lorsque nous serions arrivez à Ormus. Nous avions les vents très-favorables , & nous esperions y arriver bientôt , lorsqu'il survint tout d'un coup une tempête effroyable , qui après avoir battu nôtre Vaisseau pendant dix-sept jours sans relâche , le fit briser en mil-



150 *Les mille & un quart-d'heure ,*

le pièces sur un rocher qui ne paroif-  
soit pas bien éloigné de terre. Pres-  
que aucun de nous ne périt dans ce  
naufage, les débris du vaisseau dont  
nous nous saisismes nous porterent à  
bord : mais qu'elle fût nôtre douleur  
d'apprendre par nôtre Pilote que  
nous étions dans une Isle déserte ;  
dans laquelle le Roi de Serendib re-  
leguoit ordinairement ceux de ses Su-  
jets qui avoient mérité la mort ; qu'il  
ne venoit point de Vaisseau à cette  
Isle, si ce n'étoit une fois l'an ; &  
qu'encore il y avoit des années en-  
tières, où faute de coupables il n'en  
arrivoit aucun.

Cette triste nouvelle nous affligea  
fort, nous parcourumes l'Isle, nous  
y trouvâmes quelques légères habi-  
tations à moitié ruinées ; mais nous  
n'y vîmes point d'habitans. Nous  
vécumes pendant près d'un mois avec  
beaucoup d'économie de quelques  
provisions que la Mer nous envoya  
de nôtre propre Vaisseau, & nous  
fîmes ensuite contraints d'avoir re-  
cours à des fruits dont le goût étoit  
fort des-agréable. Enfin, Seigneur,  
la plupart de nos compagnons étoient dé-  
dé-

déjà morts de misere, lorsque nous vîmes de loin un vaisseau qui paroïsoit venir droit à nôtre Isle : nous ne nous trompâmes point, c'étoient les Exilez de Serendib. Il y avoit plus de trois ans qu'on n'y avoit amené personne, ainsi que nous l'apprîmes ensuite ; & si l'arrivée de ce Vaisseau avoit été différée de quelques jours nous aurions tous péri misérablement.

On mit à terre les coupables, ils étoient au nombre de cinq seulement : on leur laissa quelques provisions de bouche, & celui qui conduisoit le Vaisseau nous ayant reçu dans son bord, nous prîmes la route de Serendib.

Nous n'étions resté que neuf en vie de tous ceux qui étoient échappés du naufrage : Aben-azar étoit de ce nombre, & j'arrivai avec lui à Serendib. Je ne m'étendrai point, Seigneur, sur les richesses & la magnificence du jeune Monarque qui y regne : qu'il vous suffise de savoir que c'est un des plus puissans & des plus équitables Rois de la terre, & qu'il eut la bonté de nous recevoir avec toute sorte de distinction. Ce



152 *Les mille & un quart-d'heure,*

que j'avois souffert dans l'Isle des Exilez & la fatigue du vaisseau m'avoient rendu méconnoissable. Ce Prince crut pourtant distinguer sur mon visage quelques traits de beauté; & ayant ordonné qu'on eut pour moi toutes les attentions possibles, le repos & la bonne nourriture, me rendirent bientôt mon premier embonpoint, & m'attirèrent ses regards.

J'étois logée avec Aben-azar, qui passoit toujours pour mon Epoux, dans l'exterieur du Palais de ce Prince. Je recevois à tout moment de nouvelles marques du désir qu'il avoit de me plaire, mais ses assiduités étoient trop respectueuses pour allarmer ma pudeur. Cependant sa passion augmentoit à chaque instant, & elle devint bien-tôt si violente, qu'il résolut, sans pourtant blesser son équité, de mettre tout en usage pour rompre un mariage dont l'étroite union le rendoit extrêmement jaloux. Il fit appeller Aben-azar, & après avoir pris auprès de lui toutes les précautions les plus délicates, pour lui découvrir son amour, il lui proposa de lui donner des richesses immenses,  
&



& vingt autres Femmes à choisir dans son Serail, s'il vouloit me répudier, & m'engager à répondre à sa passion.

Aben-azar, Seigneur, qui connoissoit à fond le secret de mon cœur, & qui savoit bien que je n'aurois pas grand égard aux sentimens interessez du Roi, fut interdit à cette proposition: Seigneur, lui dit-il, si ce que vôtre Majesté me demande dépendoit entierement de moi, je puis l'assurer qu'il n'est point d'effort que je ne fisse sur moi-même pour la satisfaire; mais en épousant la belle Fatmé, c'est ainsi que je m'étois fait appeler à Aden & à Serendib, je me suis engagé par des sermens horribles à ne la répudier que de son contentement: Obtez d'elle qu'elle y donne les mains, je vous jure que quelque douleur que j'aye de perdre une Femme d'un mérite aussi rare, je ne combattrai point ses sentimens, & que je vous la céderai sur le champ; mais il faut la préparer à cette proposition par toutes les complaisances dont vôtre amour ingénieux est capable; autrement, elle s'effrayeroit assurément de l'idée d'une séparation qu'elle m'a assuré cent fois

154 *Les mille & un quart-d'heure,*  
devoir faire tout le malheur de sa vie.  
On ne pouvoit répondre au Roi  
de Serendib avec plus de prudence.  
Ce Mouarque amoureux embrassa  
mille fois *Aben-azar*, & le combla de  
ses bienfaits.

Je fus bien-tôt avertie des prétenti-  
ons du Roi de Serendib: quelque ré-  
pugnance que j'eusse à flater un amour,  
auquel j'étois résoluë de ne rien accor-  
der de contraire aux sentimens de ten-  
dresse, que j'avois conservé dans mon  
cœur pour vôtre auguste Majesté;  
*Aben-azar* appuya cette tromperie de  
raisons si solides, que je fus obligée  
de feindre, & d'avoir quelques égards  
pour ce Prince. Il ne crût pas plutôt  
s'appercevoir qu'il avoit fait du pro-  
grès sur mon cœur, qu'il en donna  
des marques de joye éclatantes par  
mille fêtes où regnerent la profusion  
& la magnificence. *Aben-azar* même,  
qui ainsi que moi, Seigneur, ne vous  
croyoit plus en vie, me conseilloit très-  
sérieusement de répondre à la tendres-  
se du Roi, & d'accepter le Trône de  
Serendib; mais j'ose vous assurer,  
Seigneur, & la suite de mes avantu-  
res en fait foi, que je n'ai jamais vou-  
lu



lu écouter cette proposition, toute glorieuse qu'elle pût m'être. Enfin ce Monarque qui n'avoit encore osé depuis trois mois me faire aucune déclaration précise, commença à avoir de telles esperances d'être aimé & d'obtenir mon consentement pour ma répudiation, qu'il devoit dans peu m'offrir sa main & son Trône, lorsque l'arrivée d'Abubeker à Serendib renversa tous ses projets.

C'est à ce fidèle Sujet, Seigneur à vous conter à présent le reste de mon histoire : Je vous dirai seulement que je fus transportée de joye, quand j'appris de lui que vous étiez encore vivant, & que je crus alors devoir instruire le Roi de Serendib de ma qualité, & de la tromperie d'Aben-azar. Quelque amoureux que fût ce Monarque, après être revenu de son étonnement au récit de vos aventures & des miennes, il renonça genereusement à la possession d'un cœur qui ne vouloit point être à lui, & m'offrit tout ce qui dépendoit de sa grandeur, pour me renvoyer à Astracan. J'acceptai seulement un Vaisseau pour me conduire jusqu'à Ormus; nôtre voyage a été heureux : J'ai traversé ensuite toute

256 *Les mille & un quart-d'heure,*  
la Perse, accompagnée seulement du  
fidel Aben-azar, que voici, & d'A-  
bubeker qui ignoroit qui j'étois; &  
j'ai eu la consolation, Seigneur, de  
vous redonner la vûë, en vous ren-  
dant une Epouse qui a fait jusqu'à  
présent, & qui fera touÿours son uni-  
que bonheur de vous plaire, &  
d'être tendrement aimée de vôtre  
Majesté.

Le Roi d'Astracan ne pouvoit re-  
tenir ses larmes aux nouvelles pro-  
testations de tendresse de Zebd-El-  
Caton. Il l'assura mille fois d'un  
amour éternel, après quoi, se tour-  
nant vers Abubeker, il lui ordonna  
de parler à son tour. Quelque em-  
pressément, lui dit-il, mon cher  
ami, que j'aye d'apprendre la con-  
clusion des aventures de ma belle  
Reine; n'ômetz, je te prie, aucunes  
circonstances de celles qui te sont  
arrivées dans un voyage de si long  
cours: Je ne doute point que tu n'en  
ayes eû d'assez particulieres, & de  
quelque nature qu'elles puissent être,  
je me prépare à t'entendre avec tout  
le plaisir possible.

Abu-



Abubeker ne répliqua au Roi que par une profonde inclination, qui marquoit son obéissance. Il se rassit ensuite à sa place, & voici de quelle maniere il raconta ce qui lui étoit arrivé depuis son départ d'Astracan.



## A V A N T U R E S

### DU MEDECIN ABUBEKER.

**V**OUS n'ignorez pas, Seigneur, que les railleurs des Medecins d'Astracan au sujet de l'Oiseau de Serendib, furent un puissant aiguillon pour me faire entreprendre ce voyage; mais je vous avouerai naturellement que je me repentis bien-tôt d'avoir ajoûté foi au manuscrit Arabe. Je l'avois lû étant fort jeune, il ne m'en étoit resté que des idées très-confuses, & je n'étois pas bien sur que l'Oiseau en question fut à Serendib; c'est pourquoi je me déterminai avant que de prendre la route de cet-

158 *Les mille & un quart-d'heure,*  
te Isle, à aller consulter quelqu'un de  
ces fameux Philosophes, qui font leurs  
demeures sur une petite montagne  
située au milieu des Indes. Je m'éloi-  
gnai donc d'Astracan dans cette inten-  
tion; & après avoir traversé la Mer  
Caspie, j'arrivai à Derbent. \* J'y cher-  
chai en vain la Femme dont j'avois be-  
soin, pour rendre la vûë à vôtre Ma-  
jesté; elle ne s'y trouva pas, non plus  
que dans toute la Perse: Je passai à  
Tauris, de Tauris à Hispahan, &  
d'Hispahan à Schiras, où je fis quel-  
que séjour: mais oserai-je bien vous  
raconter, Seigneur, ce qui m'arriva  
dans cette ville? oüi sans doute, &  
je divertirai vôtre Majesté par mes  
extravagances, puisqu'elle m'a si pré-  
cisément ordonné de ne lui rien ca-  
cher de mes aventures. J'avois oüi  
parler de la fille du Cadis de Schiras  
comme d'une personne d'une beauté  
achevée. Je l'avois vû passer plusieurs  
fois

\* Ville de la Province de Servan en  
Perse au pied du Mont Caucaze: elle  
est appellée Temir-Capi, ou porte de  
Fer, parce que c'est un passage qui met  
la Perse à couvert des courses de ses En-  
nemis.



fois devant ma porte , & quoique son visage & sa taille fussent cachées par un grand voîle fort épais, je m'en étois fait une idée si charmante, que j'en perdois le boire & le manger; mais un coup de vent ayant un jour relevé. le voîle qui couvroit tant de perfections, j'en fus ébloüi, & je résolus de tout tenter, pour me faire aimer d'une personne si accomplie. Je ne songeois pas que j'avois près de cinquante ans, & que je n'étois plus d'un âge à exciter de grandes passions dans le cœur d'une jeune personne: mon fol amour me fit tout oublier: Je fis confiance de la tendresse que j'avois pour Schahariar, c'est ainsi que se nommoit cette charmante Fille, à une vieille Femme qui étoit voisine du Cadis, & qui avoit accès dans la maison, & lui promettant une grosse recompense, si elle pouvoit toucher le cœur de Schahariar en ma faveur, elle parut y travailler de tout son pouvoir, & me faisant ma maîtresse tantôt cruelle & tantôt prête à se rendre, selon que cela lui étoit utile, elle m'assura enfin que cette charmante Fille étoit résoluë à m'accorder tout  
ce

ce que je souhaitois d'elle. Je payai cette nouvelle fort grassement; je me préparai pour le rendez-vous que j'avois reçu: J'allai me mettre le plus propre qu'il me fût possible, & je ne manquai point à l'heure marquée. Je fus introduit par la Vieille dans la maison du Cadis; & une jeune Esclave m'ayant fait monter par un petit degré jusqu'au haut de la maison, m'enferma dans un Cabinet, où je ne fus pas long-tems sans voir arriver l'objet de mes desirs. Je fus si transporté à cette vûë, que je me jettai à ses genoux; & je les lui embrassois malgré sa résistance, sans pouvoir proférer une seule parole, lorsque le Cadis son Pere entra dans le Cabinet. Ma frayeur fût extrême en ce moment, Schahariar s'évanoüit, en lisant dans ses yeux toute sa colere; & le Cadis Payant fait reporter à son appartement, je restai le seul objet de sa fureur. Son premier dessein parut être de me faire donner la mort sur le champ; mais changeant de résolution, il me fit lier les pieds & les mains, & voulant faire un exemple publique de mon insolence, il me  
laissa



laissa jusqu'au lendemain en la garde de deux Esclaves noirs.

Je ne saurois assez, Seigneur, poursuivre Abubeker, vous représenter ma douleur & ma confusion: Je voyois bien que j'étois devoüé à la mort; mais je n'avois de regret à la vie, que par rapport à vôtre Majesté; & je me reprochois sans cesse d'être la cause, peutêtre, que vos maux ne finiroient jamais. Je crus voir mes gardes sensibles à ma douleur: Je leur offris tout ce qui dépendoit de moi, s'ils vouloient me laisser échaper. Ils rejetterent d'abord ma proposition; mais l'un des deux paroissant plus touché que l'autre, fit tant auprès de son camarade, qu'il vint à bout de le gagner: il nes'agissoit plus que de savoir de quelle maniere je pourois me sauver. Il y avoit à ce Cabinet une très-petite fenêtre qui donnoit sur la rue, ils me proposerent de me servir des cordes dont j'étois lié pour me descendre par cet endroit. Je l'acceptai avec joye: on me délia, & je me mis en état d'exécuter ce que nous venions de projetter; mais par malheur l'ouverture de la fenêtre se trou-

va



162. *Les mille & un quart-d'heure*,  
va si étroite, que c'étoit tout ce que  
je pouvois faire que d'y passer tout  
nud : Je ne balançai point à me dé-  
pouiller : Je restai en chemise & mes  
gardes m'ayant promis de me jeter  
mes habits, quand je serois dans la  
ruë ; je sortis avec assez de peine, &  
me laissai glisser tout le long de la cor-  
de, qui malheureusement pour moi  
se trouva trop courte : l'obscurité  
m'empêchoit de voir de combien il  
s'en falloit que je ne touchasse à ter-  
re ; mais n'ayant point d'autre parti  
à prendre pour éviter la colere du  
Cadis, je me déterminai, quel-  
que accident qui pût m'en arriver,  
à sauter ce qui m'en restoit. J'exécu-  
tai ma résolution ; mais vôtre Maje-  
sté jugera de mon étonnement, quand  
je me sentis enveloppé dans un filet  
qui avoit été placé exprès pour me  
recevoir, & que j'entendis de grands  
éclats de rire qui procedoient de mes  
gardes. Ah ! Seigneur, quelle fût ma  
douleur & ma rage de connoitre en  
ce moment que j'avois été la dupe de  
Schahariar, & qu'elle se vengeoit aussi  
cruellement de l'amour que j'avois eu  
pour elle. Je fis mille douloureuses  
ré-





réf  
vai  
du  
co  
Je  
fro  
co  
So  
bl  
ce  
ce  
pa  
to  
m  
te  
ve  
af  
le  
u  
te  
p  
g  
to  
n  
le  
  
q  
d  
a



réflexions sur mon malheur, & de vains efforts pour rompre les mailles du filet. La piece avoit été trop bien concertée, je n'en pus venir à bout. Je passai toute la nuit, qui étoit assez froide, dans ce cruel état, & j'eus la confusion le jour suivant de voir tout Schiras accourir en foule à un si risible spectacle. Enfin le Cadis fit cesser cette plaisanterie sur le soir: on descendit le filet, j'en fus tiré; je reçus par son ordre cinquante coups de bâtons bien appliquez: l'on me rendit mes habits, & l'on me permit ensuite de retourner à mon logis à la faveur de la nuit. Je le regagnai avec assez de peine, sans dire à mon Hôte le sujet de mon absence: il avoit été un des premiers témoins de ma honte; mais heureusement il ne m'avoit pas reconnu, & j'eus encore le chagrin d'entendre tout au long mon histoire, & d'être obligé d'en rire pour ne lui pas faire croire que j'en étois le principal personnage.

Vous pouvez croire, Seigneur, que je fus guéri bien promptement de mon amour; & qu'après une telle avanie, je ne fis pas long séjour dans Schiras:

164 *Les mille & un quart-d'heure,*  
Schiras: J'en sortis dès le lendemain.  
Je gagnai Ormus, & m'embarquant  
sur le premier Vaisseau qui partit  
pour les Indes, nous descendîmes  
à Diû. \* Je n'y trouvai point en-  
core ce que je cherchois: Je traver-  
sai une partie des Indes, & j'arrivai  
enfin vers l'habitation des Sages, ou  
Gymnosophistes † Indiens. Ils de-  
meurent

\* L'Isle de Diû est à vingt, lieues de  
l'entrée du Golphe de Cambaye, les In-  
diens la nomment Dive en prononçant  
fort doucement cette dernière lettre. Ce  
mot en Indien signifie Isle; & l'on nom-  
me celle-ci Diû, ou Dive, tout court par  
excellence.

† Cette demeure des Sages Indiens, qui  
étoient à peu près les Jogues ou Joguis  
dont j'ai déjà parlé, étoit justement au  
milieu des Indes; il y avoit sur la Mon-  
tagne qu'ils habitoient, un Puis sacré,  
& le plus solennel serment qu'on put  
faire, étoit de jurer par l'eau de ce Puis.  
Près de ce lieu on voyoit un grand Bas-  
sin en forme d'un Réchaut plein de feu,  
d'où sortoit une flamme de couleur de  
plomb sans fumée ni odeur, qui ne pas-  
soit jamais les bords de ce Bassin: c'étoit  
là

meurent sur une petite montagne fort élevée, presque au milieu d'une plaine, & ceinte d'un rocher ainsi que d'une forte muraille. Ce lieu est ordinairement entouré d'un brouillard épais qui les rend visibles ou invisibles, suivant leurs volontez; mais apparemment qu'ils ne s'opposeroient pas à mes desseins, puisque je parvins jusqu'à eux, & que j'y vis ces merveilles si rares, appelées

le  
là que les Indiens se venoient purifier des fautes qu'ils avoient commises; & la raison pour laquelle leurs Sages les nommoient le Puis de la faute, & le Bassin du Pardon. On y voyoit encore deux Tonneaux de pierre noire, l'un pour la pluye & l'autre pour les vents. Celui de la pluye s'ouvroit, quand l'Inde étoit affligée d'une extrême secheresse; & il en sortoit aussi-tôt des nuages qui l'arrossoient d'un bout à l'autre: & lorsque les pluies trop excessives pouvoient nuire aux biens de la terre en fermant ce Tonneau, & ouvrant l'autre où étoient les vents, l'humidité cessoit & l'air devenoit doux & serain. C'étoit encore en ce lieu là que l'on avoit coutume de venir prendre le Feu sacré qui servoit aux Sacrifices.

166 *Les mille & un quart d'heure,*

le Puis de la Faute , le Bassin du Pardon , les Tonneaux si salutaires à l'Inde , d'où sortent les pluyes & les vents ; & le Feu sacré qu'ils se vantaient d'avoir allumé immédiatement des rayons du Soleil.

Ah ! Seigneur , que j'eus lieu d'être content de mon voyage , puisque j'appris des Sages Indiens , que je trouverois nonseulement à Serendib l'Oiseau , qui m'avoit été enseigné par le Manuscrit Arabe . mais encore que j'y rencontrerois la seule personne qui étoit destinée à vous rendre la vûë.

Je partis de ce lieu avec une extrême confiance aux promesses des Sages Indiens. Je traversai plusieurs Villes sans accident ; mais comme je passois par un bois assez épais , je fus arrêté par huit Voleurs , qui , après m'avoir pris mon cheval , & tout ce que je possédois , tinrent entr'eux conseil pour savoir s'ils m'égorgeroient. Les uns furent de cet avis , mais les autres plus cruels encore s'y opposèrent. Il y en avoit un d'eux fort mal monté , il s'empara de mon cheval , & ayant ouvert



vert le ventre au sien avec son sabre, il le vuida, me dépouïlla tout nud, me lia les pieds & les mains, & m'ayant mis dans le corps de ce cheval, il chevilla sa peau de maniere qu'elle étoit comme recouïuë, & abandonnant ce lieu avec ses Camarades, ils me laissèrent prêt à périr par un genre de mort inouï jusqu'alors.

J'étois presque suffoqué, & j'allois sans doute rendre les derniers soupirs, quand quelques passagers traversèrent la route auprès de laquelle j'étois, mes plaintes allèrent jusqu'à eux; ils me chercherent longtems sans me trouver, mais l'un d'eux s'étant approché du cheval, & ayant remarqué que ce qu'il entendoit paroïssoit sortir du ventre de cet animal, il s'en éloigna avec frayeur. Ses Compagnons furent plus hardis, ils retournerent le cheval, & l'ayant déchevillé, ils m'en tirerent avec une surprise extrême. J'étois à demi-mort, mais à peine eus-je pris l'air, que je commençai à donner des signes de vie: Je revins peu à peu, & ayant raconté à ces charitables personnes la cruauté

168 *Les mille & un quart-d'heure,*  
té de mes Voleurs, ils en eurent  
horreur. Je me lavai au premier ruis-  
seau: l'un d'eux me donna un méchant  
habit; & comme ils tenoient le che-  
min que j'avois résolu de suivre, ils  
me permirent d'aller en leur compa-  
gnie. J'arrivai avec eux à Gingy: \*  
Nous allâmes loger dans un Cara-  
vanserail, & je fus surpris autant  
qu'on puisse l'être d'y voir mon che-  
val, & d'y reconnoître mes voleurs.  
Je le dis à mes Compagnons: ils  
trouverent cette rencontre fort heu-  
reuse, & quelques-uns d'eux étant  
allé trouver le Gouverneur de cette  
Ville, ils revinrent avec lui, & se  
faisirent de ces scélerats. Ils avoie-  
rent leur dernier crime, & quantité  
d'autres: on me rendit tout ce qu'ils  
m'avoient volé, & ils en furent punis  
le lendemain par des supplices dignes  
de leur cruauté.

Comme en racontant mes avan-  
tures à ceux qui m'avoient tiré du  
ventre du cheval, je leur avois dit  
que j'exerçois la Medecine, & que  
mon intention étoit d'aller à Seren-  
dib

\* Cette Ville est dans le Royaume de  
Bisnagar.

dib chercher un remède pour rendre la vûë à vôtre Majesté: ils avoient fort vanté ma capacité au Gouverneur de Gingi, & je trouvai moyen de l'exercer bien plaisamment à l'endroit d'un de ses Fils; mais je ne sai, Seigneur, si je pourrai vous raconter cette aventure avec assez de délicatesse.

Sarama, c'est ainsi que se nommoit ce Gouverneur, me témoigna beaucoup de joye de me voir: L'on m'assure, dit-il, que vous êtes un Medecin très-experimenté, & je n'en faurois douter, puisque le Roid'Astracan vous envoie si loin chercher le remede dont il a besoin. J'ai un fils qui depuis huit jours est devenu hipocondriaque, & pas un de nos Medecins n'a pû le guérir de sa folie; il faut avouer aussi qu'elle est des plus nouvelles & des plus particulières: Il s'est imaginé qu'il doit un jour inonder tout le Royaume de Bisnagar: rien ne lui a pû ôter cette imagination de la tête, & sur ce fondement il retient son eau avec une obstination si grande, qu'il est en danger d'en mourir, si l'on ne trou-

170 *Les mille & un quart-d'heure,*  
ve le secret de remettre son esprit  
dans sa première assiette. Cela n'est  
pas aisé, repliquai-je, Seigneur, les  
maladies de l'esprit sont plus diffi-  
ciles à guérir que celles du corps ;  
mais je puis bien vous assurer, que  
j'y apporterai remède avant qu'il soit  
quatre heures. Sarama me regarda  
avec admiration; il me fit conduire  
promptement à son Palais, & ayant  
fait préparer par mon Ordonnance  
un bain tiède, il y fit entrer son fils.  
Quand je vis ce jeune homme à peu  
près dans la disposition où je le vou-  
lois, & qu'il n'y avoit plus que la  
seule volonté de guérir qui lui man-  
quoit, je sortis de la chambre & j'or-  
donnai aux Esclaves de Sarama de  
crier au feu de toutes leurs forces,  
& de faire paroître avec de la poi-  
raïne & du soufre, des flammes  
à la porte & aux fenêtres de la cham-  
bre du malade, je rentrai alors con-  
tre faisant l'épouvanté: Ah, Seigneur,  
m'écriai-je, à ce jeune homme, tout  
notre espoir est en vous seul, voyez  
le ravage que le feu fait dans Gin-  
gi, la moitié de la Ville est déjà  
consumée; les flammes gagnent le  
Palais,



Palais, & nous sommes tous en danger d'être bien-tôt réduits en cendre, si vous ne nous sauvez de l'incendie générale. Le fils de Sarama sortit du bain tout effrayé : & que faut-il donc que je fasse pour l'éteindre, me dit-il ? Ah ! Seigneur, continuai-je, donnez un passage libre à vos eaux ; semblables aux cataractes du Nil, elles seules suffisoient pour nous préserver de l'embrasement. Vous avez raison, reprit ce jeune homme, d'un grand sens froid, je n'y pensois nullement ; & je ne pouvois pas m'imaginer que l'inondation que je croyois si dommageable à mon Païs, & pour lequel je sacrifiois ma vie, dût être si salutaire. Alors déferant à mon conseil, il rendit très-copieusement qu'il gardoit depuis si long-tems. J'avois donné ordre qu'on éloignât les flammes, à mesure que ce jeune homme auroit lieu de croire qu'elles devoient cesser. On executa très-punctuellement ce que j'avois commandé, & des gens que j'avois aposté pour venir remercier le Prince de les avoir sauvés du feu, finirent cette risible Comedie, que l'on recommançoit tou-

172 *Les mille & un quart-d'heure*,  
tes les fois que le Fils du Gouverneur  
tomboit dans sa manie.

Il n'est point, Seigneur, de remer-  
cément que je ne reçusse de Samara :  
il paya fort genereusement mes avis  
qui furent si salutaires à son Fils, qu'il  
guérit enfin radicalement, ainsi que  
je l'ai appris à mon retour. Je partis  
ensuite de Gingi pour aller à Negapa-  
tan, \* où je prétendois m'embarquer  
pour Serendib; mais plus j'approchois,  
pour ainsi dire du Port, & plus la  
Fortune sembloit me mettre à deux  
doigts de maperte. Je n'avois plus que  
quelques lieuës à faire pour arriver à  
cette Ville, lorsque je fis la rencontre  
de deux Indiens à pied, qui me parurent  
être de fort honnêtes gens. Nous allâ-  
mes quelque tems le même chemin, en  
nous entretenant de choses fort indiffe-  
rentes; mais comme j'étois à cheval, &  
qu'il n'y avoit pas loin d'où nous étions  
à la Ville, je crus qu'il y auroit de  
l'impolitesse à ne pas mettre pied à  
terre, je le fis donc, & je marchois  
tranquillement avec ces deux hom-  
mes, lorsque l'un m'e jettant une cor-  
de au col, il m'entraîna avec son ca-  
marade

\* Ville de la Province de Coroman-  
del sur le Golphe de Bengala.



marade hors du chemin , & ils me conduisirent à l'entrée d'un bois ; où après m'avoir volé & dépoüillé , ils me jetterent dans une fosse qui avoit près de douze pieds de profondeur. Ces deux scélerats dont je ne m'étois point défié , attacherent alors mon cheval à un arbre ; ils s'assirent ensuite sur le bord de cette fosse , & plaisantant entr'eux de ma simplicité , ils partagerent à ma vûë tout ce qu'ils m'avoient volé. Eh , Seigneurs , leur criai-je , soyez touchez de quelque humanité , & si vous n'avez pas voulu me donner la mort , ne permettez pas que je devienne la pâture des bêtes feroces ; donnez-moi seulement mon arc & mes flèches , afin que tant que je serai envie , je ne sois pas du moins déchiré par leurs dents carnacieres. Mes voleurs ne crurent pas devoir me refuser si peu de chose , ils me jetterent mon arc & mon carquois , mais ils furent bien-tôt punis de leur soûse ; avant qu'ils eussent le tems de se lever de leur place , je les perçai chacun d'une flèche , dont ils tomberent morts , & roulerent avec tout leur butin dans la fosse où ils m'avoient jetté. Je leur ôtai ce qu'ils m'avoient

H 3

volé,



volé, & les ayant mis l'un sur l'autre, leurs corps m'éleverent assez pour me donner lieu de sortir de l'endroit où j'étois. Je remontai sur mon cheval; je repris mon chemin; & après avoir séjourné quelques jours à Negapatan, je m'y embarquai pour Serendib où j'arrivai heureusement.

Mon premier soin, Seigneur, quand je me vis dans cette Isle, fût de m'informer où je pourrois trouver l'Oiseau dont j'avois besoin: j'appris avec une extrême satisfaction qu'il étoit dans les Jardins du Roi. Je ne m'occupai alors qu'à chercher la Femme qui m'étoit nécessaire, & je fis pour cet effet publier par tout l'Isle une assemblée des Femmes des Aveugles. Il en vint un nombre infini: je leur exposai de quoi il s'agissoit, & je leur promis des recompenses excessives; mais il ne s'en trouva point, qui osa monter sur l'arbre dangereux, & pas une ne se flatta d'être capable de redonner la vûë à vôtre Majesté.

J'étois dans un chagrin inconcevable de ne pouvoir réussir dans mon entreprise; & je commençois, Seigneur à douter de la prédiction des Sages Indiens, lorsque le Roi de Serendib



rendib m'envoya chercher par un de ses Vifirs. Mon aventure avoit fait assez de bruit dans son Isle pour être parvenuë jusqu'à lui : il avoit eu la curiosité de la savoir par moi-même, & j'eus l'honneur, Seigneur, de lui raconter toute vôtre histoire depuis son commencement jusqu'à mon départ, en présence d'un jeune homme d'assez bonne mine & une Dame voilée qui parut l'écoûter avec beaucoup d'émotion.

Ce Monarque parut très-sensible à vos malheurs ; mais il ne pût s'empêcher de rire de la douleur que je témoignois, de ne point trouver une Femme qui crut sa vertu & sa tendresse assez épurée, pour monter sur l'arbre de Serendib. J'ai appris, me dit-il, par tradition, que l'Oiseau merveilleux qui est dans un de mes Jardins, est un Génie qui depuis près de deux cens ans est sous cette forme, pour quelque chagrin qu'il donna à un des Sages qui habitent sur la Montagne du Feu sacré. Je sai encore qu'il ne doit sortir de l'esclavage que lorsqu'une Femme après avoir monté jusqu'au faite de l'arbre sur lequel il fait sa résidence, & avoir puisé de la

divine liqueur qui coule de son bec ; elle en fera descenduë sans avoir éprouvée le tranchant de cet arbre, mais il faut que cette Femme ait par devers elle des qualitez si éminentes & si singulieres, que je crois franchement, que l'Enchanteur restera toûjours Oiseau, & que le Roi d'Astracan ne recouvrera jamais la vôë par ce moyen.

La Dame voilée parut piquée de la plaisanterie du Roi de Serendib : Mais, Seigneur, lui dit-elle, quoi que cette Femme puisse être assez rare, vous croyez donc qu'il est absolument impossible de la trouver ? Si vous voulez que je parle naturellement, Madame, reprit le Monarque, je crois qu'Abubeker fait une recherche inutile, & qu'une Femme d'un caractère si particulier, ne peut passer que pour un être imaginaire. Et bien, Seigneur, repliqua la Dame, en levant son voîle, je veux vous convaincre du contraire, & venger l'honneur de mon Sexe que vous méprisez tant : ce sera moi qui ferai l'épreuve de l'arbre dangereux, & je serai moins craintive qu'un grand nombre de Femmes, qui ont aussi bien que moi, les conditions requi-  
ses

ses pour monter sur cet arbre ; mais qui ne manquent que de courage & de hardiesse. Vous ! Madame, s'écria le Roi de Serendib, tout éperdu ? vous ! faire l'épreuve de l'arbre dangereux ? Songez-vous bien à ce que vous dites ? Et quand même je permettrois que vous l'entreprissiez, faites-vous réflexion que vous n'avez pas toutes les qualités nécessaires ; qu'il faut être pour cela Femme d'un aveugle, & que vôtre Mari a deux bons yeux. Que cela ne vous inquiète pas, Seigneur, reprit froidement cette Dame, je vous éclaircirai ce mystere quand il en sera tems ; mais ma vertu ne permet plus que je differe de travailler à la guérison du Roi d'Astracan.

Ce Monarque, Seigneur, s'opposa vainement aux volontez de la Dame ; elle fut ferme dans sa résolution, & tout ce qu'il pût obtenir d'elle, ce fût qu'elle remettrait l'exécution de ce projet au lendemain matin. Je logeai cette nuit au Palais par ordre du Prince, & le bruit s'étant répandu par toute l'Isle, qu'il s'étoit à la fin trouvé une Femme, qui devoit faire l'épreuve de l'arbre dangereux ; le Palais

178 *Les mille & un quart-d'heure,*

lais du Roy fût dès la pointe du jour entouré d'une foule extraordinaire de ses Sujets, qui le firent supplier de permettre qu'ils fussent spectateurs d'une si grande merveille. Il ne pût leur refuser cette satisfaction: l'on ouvrit les portes du Jardin, & le Prince à qui sans doute cette Dame avoit découvert qui elle étoit, n'ayant plus de raison pour la détourner de son dessein, la conduisit bien-tôt par la main jusqu'au pied de l'arbre. Elle quitta alors une longue robe qui pouvoit l'embarasser, & montant avec beaucoup de facilité de branche en branche jusqu'au sommet de cet arbre elle y recüeillit la liqueur qui distilloit du bec de l'Oiseau, en emplit un flacon d'or qu'elle attacha à sa ceinture, & descendit aussi facilement qu'elle étoit montée. L'air retentit alors de mille cris de joye & d'admiration; & l'étonnement augmenta encore, quand on vit l'Oiseau s'envoler dans les airs, sans être retenu comme il l'étoit auparavant, & l'arbre secher de maniere qu'il n'y resta plus une seule feüille.

Le Roi de Serendib ne pouvoit se lasser d'admirer la Dame, qui venoit de donner un exemple si éclatant de vertu

vertu & d'amour conjugal : Que Schems-Eddin est heureux , s'écria-t-il , de pouvoir posséder une telle Femme ? Ah mon cher Abubeker , marque lui je t'en conjure , combien je suis sensible à son bonheur ; il est si grand que je ne vois rien qui puisse l'égalér.

La Dame voilée écouïtoit ces loüanges avec une modestie qui relevoit encore l'éclat de sa beauté. Que vous dirai-je davantage , Seigneur ? poursuivit le Medecin ; après avoir fait seulement autant de séjour à Serendib , qu'il en falloit pour préparer nôtre retour , nous en partîmes accablés des bienfaits & des liberalitez du puissant & sage Monarque , qui y gouverne avec tant de justice & de modération , & nous arrivâmes à Ormus sans avoir essuyé aucun des périls auxquels on est si sujet sur mer dans un voyage de long cours. Nous traversâmes ensuite toute la Perse : Nous sommes heureusement arrivez à Astracan , où je n'ai sù que dans ce moment , Seigneur , & par la propre bouche de l'incomparable Zebd-El Caton , qu'Aben-azar que j'avois touïjours regardé comme son Epoux , n'est rien moins que ce qu'il paroïsoit , & que j'ai eu le bon-  
heur

180 *Les mille & un quart-d'heure*,  
heur en contribuant à vous rendre la  
vûë, de vous ramener sans le savoir,  
une illustre Epouse que vous avez si  
long-tems pleurée, & sans laquelle vô-  
tre joye seroit imparfaite. Fasse le Ciel,  
sensible à mes vœux, que vous jouis-  
siez, Seigneur, avec cette incompa-  
rable Princesse d'une félicité qui ne  
soit point interrompuë par la maladie  
ni par la vieillesse; & que Dieu assi-  
gnant un jour sur vôtre amour, le  
dôüaire des Dames du Paradis, el-  
les mettent leur unique bonheur à être  
autant aimées de vous, que l'est au-  
jourd'hui la divine Zebd-El-Caton.

Les souhaits d'Abubeker qui finit  
ainsi son histoire, eurent un plein ef-  
fet: Schems-Eddin, l'heureux Schems-  
Eddin, après l'avoir comblé de bien-  
faits, ainsi qu'Aben-azar & Ben-Eri-  
doün, vécut dans une union char-  
mante avec son Epouse, dont il eut  
plusieurs Enfans, dignes héritiers de  
leur vertu; & ils ressentirent encore  
l'un pour l'autre dans un âge presque  
décrepit, ces tendres mouvemens qui  
ne semblent devoir se trouver que  
dans la Jeunesse.

F I N.



B 9855

(3. A.)

AB 39855

§

(3/4)

ULB Halle

3

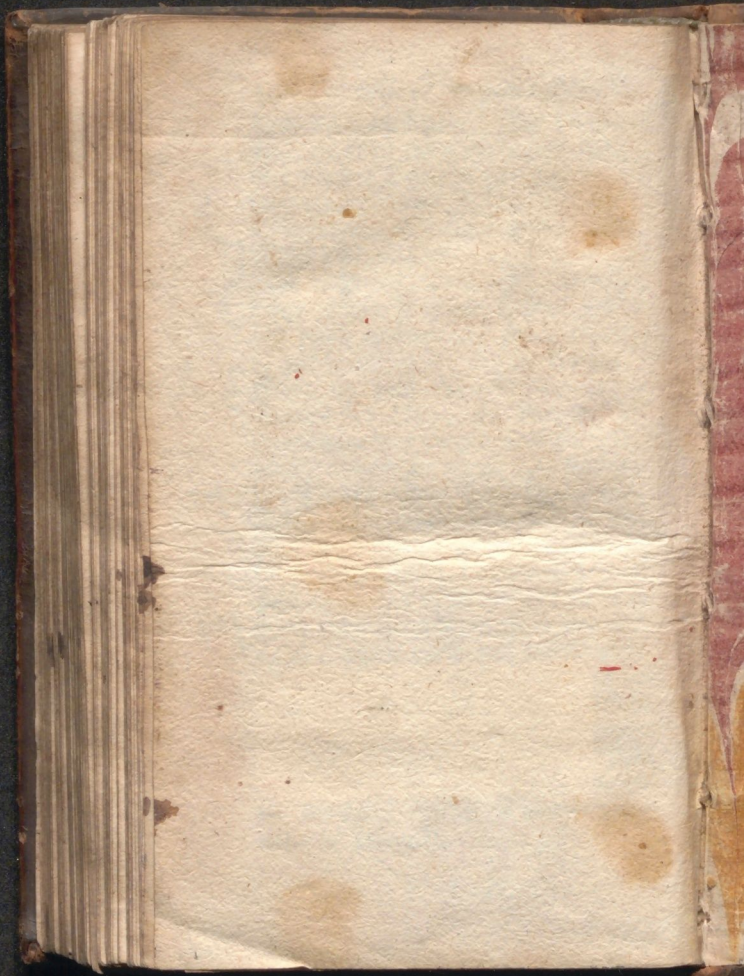
005 215 838



DL 3599

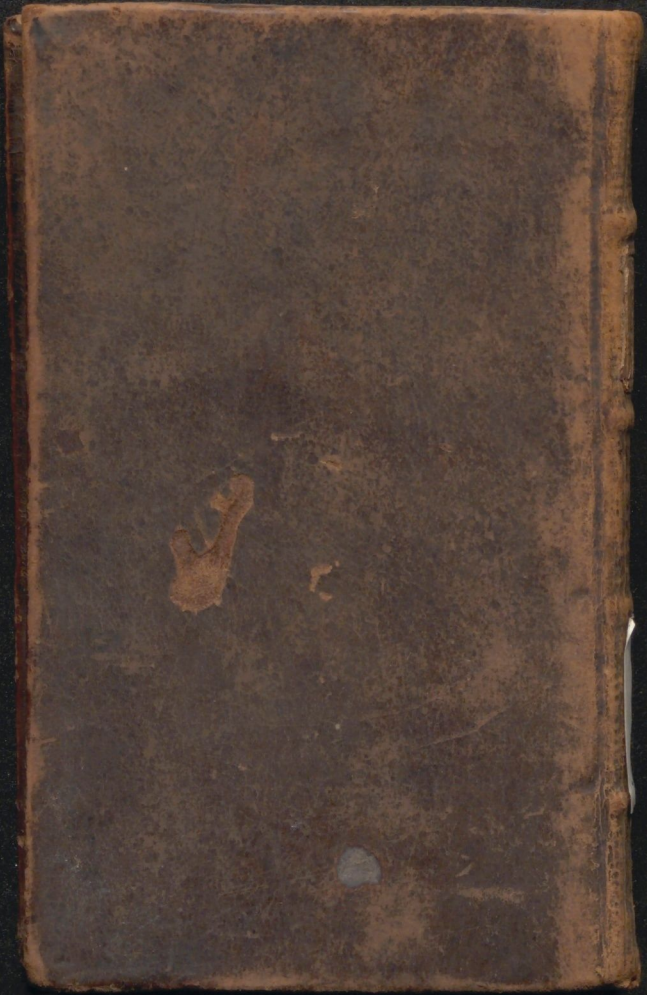
(3/4)













LES  
**MILLE**  
ET UN  
**QUART-D'HEURE.**  
CONTES TARTARES,  
Ornez de Figures en Taille-  
Douces.  
**TOME IV.**



**A LA HAYE,**  
Chez HENRI DU SAUZET,

**M. DCC. XVII.**

